

L'épicier

(1er Prix)

Je vivais, tranquillement, dans un petit village du Nord de la France, où j'étais épicier.

La veille, Madame Cohen avait commandé un gigot mais n'était jamais venue le chercher, elle qui habituellement faisait un scandale quand il y avait du retard pour son gigot du dimanche.

Puis, ce fut Monsieur Ninan qui ne vint pas chercher son paquet de cigarettes quotidien. Plus tard, mon plus gros client, qui venait de la campagne, et qui commandait pour un régiment n'était plus venu... Petit à petit, il y eut de plus en plus d'oublis. Les enfants qui venaient à la pause de midi pour acheter des bonbons n'entraient plus dans ma boutique.

Tout ceci, petit à petit, fit des trous dans le budget du mois. Je fus contraint de fermer mon épicerie et de déménager, car mon seul "gagne pain" ne me faisait plus vivre.

Je partis donc pour la ville du Mans.

Le jour du départ, je me levai tôt, mes affaires étaient prêtes et mes habits empaquetés dans un sac. Je mis mes chaussures et sortis. Personne dehors, ce qui était normal car il était très tôt. Je partis comme un voleur, sans laisser de traces.

Au moment où je rentrais dans ma voiture un petit garçon m'appela : «Monsieur ! Où allez-vous? Pourquoi partez-vous ? Reviendrez-vous ?».

Ce petit garçon s'appelait Manu, il était orphelin. Ses parents étaient partis un jour sans que personne ne les revoie, pendant que leur enfant était à l'école (en rentrant à la maison il ne trouva personne, il était seul...).

Aujourd'hui, il vivait dans un foyer avec d'autres enfants, il aimait passer du temps avec moi dans l'épicerie, il faisait mes livraisons à domicile pour les personnes âgées.

- Et toi, tu vas faire quoi?

- Le magasin ne marche plus, je ne peux plus vivre sans mes clients.

- Je veux venir avec vous!

- Non, je te le déconseille, c'est un long voyage et je ne garantis pas que ce sera sans danger.

- Je viens quand même ! répondit Manu, décidé.

Et le petit garçon monta dans le fourgon avec moi.

Nous roulions depuis une heure ou deux quand les voitures devant nous, s'arrêtèrent. Nous comprîmes rapidement que la police faisait des contrôles des papiers.

Une dizaine de personnes attendaient, face contre le mur. On aurait dit une exécution.

Nous nous avançâmes avec inquiétude :

- Bonjour, Police ! Vos papiers, s'il vous plaît, demanda un jeune policier.

Je sortis de mon sac un papier gris et un « petit papier vert », ce qui le fit sourire.

- Bien, vous pouvez circuler ! Nous passâmes donc.

Arrivés à Paris, notre voiture tomba en panne et nous fûmes obligés de prendre le train.

A la gare, tout était indiqué sur les panneaux, puis sur les wagons. Il y avait beaucoup de monde, ça devait être le début des vacances. Finalement, nous avons trouvé un wagon dans lequel nous nous sommes faufilés sans trop de difficultés même si nous étions très serrés.

Des gens hurlaient dehors, mais bon, nous étions en ville. Le train partit. Nous cherchions des places pour nous asseoir, mais le grand nombre de personnes ne rendait pas la chose facile...

Nous trouvâmes enfin une place entre deux vieilles dames. L'enfant s'endormit et je comptai alors le nombre personnes dans ce wagon. Cela faisait du monde. Je trouvai que l'ambiance était lourde, trop lourde. C'est peut être normal dans les trains. Je n'avais jamais pris le train ; et je ne le prendrai plus jamais...

Nous avons passé cinq gares depuis notre départ. A chaque gare, une trentaine de personnes montaient dans le train, nous commençons vraiment à être très à l'étroit dans ce wagon : les bébés pleuraient, les parents menaçaient leurs enfants de sortir du train à la prochaine sortie, d'autres, comme moi, se tassaient et attendaient la fin de ce funeste voyage. Un homme me dit qu'il restait encore six heures avant d'arriver à destination.

Finalement, nous arrivâmes dans un petit village perdu dans la campagne, pourtant, il y avait beaucoup de monde, trop de monde... des pauvres, des riches, des jeunes, des vieux... de tout en fait. Des policiers gardaient ce petit village, et il était impossible de leur parler.

Dès les premiers jours, j'organisais un petit réseau de ravitaillement, dans une petite rue en face d'un grand bâtiment avec de gigantesques cheminées. Je réussis à trouver des rations de nourriture et de l'eau potable. J'avais toujours Manu avec moi qui faisait des livraisons dans les quartiers sombres du village.

Un jour, la police est arrivée dans le local. Elle nous pris Manu, moi, mes marchandises. Tout !

On ne nous envoya pas au poste de police. Manu et moi, accompagnés d'autres personnes, furent conduits aux douches...

Voici mon histoire, je m'appelle David et je suis mort le 25 mars 1942 à Auschwitz. Comme toutes les personnes qui sont entrées dans ces machines à tuer et qui n'avaient rien demandé à personne.

Auteurs

- Daniel Kévin
- Sauban Nicolas
- Goupil Alan

Élèves de la seconde B du Lycée Suscinio

Les pistes d'une vie

(2^{ème} prix)

Piste 01 : Animal I Have Become

Three Days Grace

3^{ème} étage

« Laura ... Je suis tout ... seul ... Je vais être courageux ... Je vais me débrouiller seul, sans Laura. Tout va bien se passer ! »

Jusqu'à aujourd'hui, j'ai tenu parole. Depuis ce jour là, j'ai essayé de tenir ma promesse, d'être le plus indépendant possible. Mais aujourd'hui, je doute.

Quand je me suis fait cette promesse, à huit ans, c'est parce qu'avant, j'avais l'impression de n'être qu'un pantin que les adultes manipulaient et régissaient à leur guise. Pas mes parents, j'étais orphelin, mais plutôt les gens en général.

Heureusement à cet âge là, on a souvent des amis sur lesquels on peut compter pour jouer avec nous, pour ne pas nous laisser dépérir seul. J'en avais une. Elle s'appelait Laura. Elle est partie. Je crois que c'est le fait de m'être retrouvé seul qui m'a fait devenir prématurément misanthrope, taciturne. Et pas question d'essayer de retrouver des amis, je commençais à avoir peur de m'en faire, car le jour où ils nous lâchent, cela fait très mal. J'étais devenu une sorte d'animal solitaire que personne ne pouvait changer.

Jusqu'à aujourd'hui, je haïssais, je honnissais, j'abhorrais les gens de mon entourage. Mais ai-je eu raison ? Maintenant, je doute.

Piste 02 : Narcotic

Liquido

2^{ème} étage

« Tu sais, avoir des amis, ce n'est pas honteux.

- Léa, ça n'a rien de génial non plus. »

Au fur et à mesure que je grandissais, je me tenais de plus en plus à l'écart. Mais une autre personne vint vers moi. Une jeune fille qui s'appelait Léa. Mais je l'ai rejetée. J'étais devenu solitaire et je m'y étais habitué. Ne compter que sur moi même, c'était devenu mon principe. Et avoir des amis me faisait peur. Et si je commençais à m'attacher à Léa ? Et si elle partait, je me retrouverais à nouveau seul et triste. Très peu pour moi, j'ai déjà donné.

Alors, comme compensation, je me rapprochai de la drogue. Depuis Laura ce fut la seule fille qui m'attira, elle s'appelait Marie-Jeanne...

Et la chose qui me dégoûta le plus, ce sont les adultes qui essayaient de me faire la morale. Ce sont ces personnes qui, entre deux gorgées d'alcool ou deux cigarettes, essayent de vous raisonner sur la dépendance. Quelles leçons avaient-ils à me donner ? Je ne voulais pas de leur avis, ce n'était pas

nécessaire. A cette époque, j'avais douze ans et je ne cessais d'avoir des pensées narcotiques dues à la paresse de la Marie-Jeanne.

Piste 03 : Feeling Good

Muse

1er étage

« J'ai toujours été indépendant ... Quel menteur je fais ... Pourquoi suis-je aussi sensible ?! »

C'est ça, je viens enfin de comprendre. Je laisse de côté le joint que je venais de préparer sur la table. Je viens de comprendre que j'ai fait une erreur. J'ai toujours été seul, je suis donc seul responsable de ce qui m'arrive aujourd'hui. Je ne suis plus rien d'autre qu'un foutu junkie qui regrette d'avoir mené cette sale vie.

Je n'aurai plus l'occasion de changer les erreurs que j'ai pu faire. Mais je dois assumer. Par n'importe quel moyen.

Le vent vient caresser ma peau. Je ferme mes yeux. Je prends une grande bouffée d'air frais. C'est une nouvelle aube, c'est un nouveau jour, c'est une nouvelle vie pour moi. Il n'y a rien à y redire : je me sens bien.

Piste 04 : What If

Coldplay

Bitume

« Bonjour Laura... Viens-tu m'achever ? »

Je ne pensais pas qu'on pouvait ressentir un tel bonheur. En même temps, on a rarement entendu de témoignages de personnes ayant sauté du troisième étage pour se retrouver la tête explosée contre l'asphalte.

Mais je suis heureux finalement. J'ai assumé mes actes. De plus, c'est une journée ensoleillée. Et si il n'y avait pas eu de lumière ? Aurais-je été plus triste ? Me serais-je quand même laissé aller dans le vide ? Mais au moins, ce soleil me rassure. Au moins, l'obscurité laisse toujours place à la lumière.

Auteur

- Bagot Benjamin

Élève de la seconde 1 du Lycée Théodore Monod

Aller sans retour

(3^{ème} prix)

Vous souvenez-vous du dimanche 23 novembre 2008 ? Sans doute un week-end ordinaire pour vous. Moi, je m'en souviens comme si c'était hier.

C'est la nuit où nous sommes morts.

Je venais d'avoir 20 ans. Avec mes amis, nous avons décidé de passer une bonne soirée ensemble au Platinium. A Rennes et aux alentours, tout le monde connaît cette boîte. On s'était donné rendez vous à l'appart' que je partage avec mon copain Jérôme. C'était un début de soirée bien arrosé : vodka, whisky, téquila...

C'est comme cela que nous aimions commencer nos week-ends.

Jérôme, le plus âgé d'entre nous, a proposé de nous emmener dans sa nouvelle voiture blanche. C'est vrai que nous aurions pu prendre la navette....

Six dans une Clio, c'est un peu trop, mais c'est tellement plus sympa.

Au cours de la soirée, la musique et les verres se sont enchaînés. Jérôme ne se sentait plus sur la piste, lui qui d'habitude n'aime pas danser. Son sourire était éclatant sous la lumière noire. C'était son morceau préféré : « Love is gone » de David Guetta. Julian, quant à lui, s'éclipsa rapidement du rez-de-chaussée pour rejoindre sa nouvelle conquête. Pour sa première sortie en boîte, Clément, 15 ans, notre « bébé », oubliait sa timidité, un verre de Vodka-Red Bull à la main.

Le temps passait beaucoup trop vite. Sur les coups de 4 heures, un garçon que je ne connaissais pas m'aborda. Cela eut le don d'énerver Jérôme, je l'ai lu dans son regard. A peine le temps de réagir, le coup de poing était parti. Heureusement, un videur est arrivé rapidement. Il m'a bousculée au passage et a saisi Jérôme par le col pour le traîner vers la sortie. Il ne lui a pas fallu longtemps avant de reprendre ses esprits.

Pour finir la nuit, nous décidâmes d'un after chez nous.

Direction Cintré, l'ambiance était à nouveau décontractée, malgré le manque de place dans la voiture. Jimmy, le clown de la bande, faisait son show comme d'habitude. Il faisait tourner la bouteille de « Sky », ce cocktail maison à base de whisky et de Coca dont nous étions fous.

Nous étions loin d'imaginer ce qui nous attendait.

C'est Karl qui les a vus en premier : « Et merde, les keufs ! »

Panique générale.

Jérôme a arrêté la voiture sur le bas-côté. On apercevait les gyrophares à 300 mètres.

- J'ai pas envie de me faire arrêter.

- Moi non plus, dit Karl, j'ai déjà fait trois mois de taule, je veux pas y retourner.

C'est à ce moment là que Jérôme fit gronder le moteur et donna un grand coup d'accélérateur. C'est à 70 kilomètres à l'heure qu'on a forcé le barrage et manqué de percuter un gendarme.

Nous venions de franchir le point de non-retour.

Je me suis retournée, la lumière bleue m'a éblouie. Deux voitures nous collaient, les sirènes hurlaient et résonnaient dans la voiture. Jérôme passait les virages à vive allure. J'avais le cœur qui battait à 100 à l'heure. Mes mains moites se crispaient sur la poignée de la portière. On n'entendait plus que les souffles saccadés des uns et des autres. Nous avions tous la gorge nouée, la peur se lisait sur nos visages. Jérôme, concentré sur sa conduite, enchaînait les courbes et tentait d'échapper aux flics.

J'ai tué le silence : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? ». Jérôme ne m'a pas répondu.

Jimmy, tétanisé, d'une voix tremblante, répondit : « On peut plus faire marche arrière maintenant. »

Karl reprit : « T'as raison, puis s'adressant à Jérôme, fonce ! Ils nous auront pas ! »

Nous étions tous d'accord, c'était comme un pacte. Nous avons commencé cette soirée à six, et nous la finirions à six.

Tout à coup, une voiture de flics déboula en face de nous. Aveuglé, Jérôme prit un chemin de terre sur la droite. Nous étions secoués mais Jérôme n'a pas ralenti. Les branches fouettaient la voiture. C'était un vacarme infernal. Tout était sombre autour de nous. Soudain, la lune apparut. Puis, tout à coup, plus rien. Le vide sous les roues. La chute interminable. J'ai juste eu le temps de prendre la main de Jérôme...

Si on pouvait tout recommencer, tout effacer, j'aimerais que notre histoire serve à quelqu'un, à tous. Pourrons-nous un jour en finir avec les drames de l'alcool ?

C., 20 ans.

Auteurs

Collectif élèves de la seconde pro VAC du lycée La lande du Breil Rennes

GSE, Garde Saint Eloi

(prix spécial du jury)

C'est dimanche, aujourd'hui, Papa il a match. On est venu le regarder avec maman, ma sœur et moi. Maman, elle dit que si on va pas avec lui, le lendemain, il aurait très mal a la tête. Parsque quand il gagne (et même quand il perd de toute façon) il reste trop longtemps à la buvette. En plus, ce midi, on a encore mangé des pâtes. Papa y dit que faut manger des pâtes avant un match, c'est pour les sucres lents. D'ailleurs ma sœur et moi on comprend pas, parsque au foot, il faut aller vite, donc c'est pas normal de prendre des sucres lents. Surtout, moi je sais bien que y a pas de sucre dans les pâtes.

Ma sœur et moi, on s'assoit toujours toutes les deux à côté du banc, où y a l'entraîneur, il hurle tout le temps, c'est marrant. En plus il hurle même sur mon papa, si moi j'hurlais comme ça sur mon papa, il faudrait que je courre très vite après. Ma sœur, elle s'amuse souvent à compter combien de fois les copines à maman, elles font le tour du terrain pendant un match. Un jour, Madame Fanny l'a fait 10 fois. Elle avait sûrement manger beaucoup de pâtes ce jour là.

Avec moi et ma sœur y a les autres enfants des papas de l'équipe. Y a Léo, on l'aime pas ma sœur et moi, il a toujours des bonbons, parsque sa maman s'occupe de la buvette, mais il nous en donne jamais. Papa par contre, il aime bien le papa de Léo, son nom c'est « Beber » même que ma sœur et moi, on trouve ça moche comme prénom.

Y a toujours plein de monde aux matchs. Aujourd'hui y a même mamie Kerfourn. Elle a fermé son bar, mais elle m'a promis de le rouvrir après pour que j'aie mon ticket à gratter du dimanche et que je puisse mettre les résultats des matchs sur le tableau avec mon diabolo kiwi.

Ma sœur, elle a parié que papa allait gagner, moi je parie plus parsque il gagne jamais. Et j'en ai marre de donner tous mes bonbons aux enfants des autres papa qui jouent dans l'autre équipe.

Gastounet siffle, c'est l'arbitre. Il a un tee-shirt jaune pipi encore plus moche que les autres. Le match doit être fini, parsque papa arrive vers nous, il nous prend toutes les deux dans ses bras. On aime pas ça parsque il est tout mouillé (comme si il avait pris une douche, mais il sent pas du tout la douche). Mais on dit rien parsque lui il est content comme ça.

« Le prochain match, on le gagne » qu'il nous dit.

Mais moi je sais bien que c'est pas vrai, mais je lui dis pas parsqu'il est tout content comme ça.

Auteurs

- Marivain Enora
- Guihenneuc Anaïs
- Bohuon Quentin
- Rosse Pauline

Élèves de la seconde GT 2 du lycée La touche

3 12 15 14

Ils arrivent. Ils approchent, j'entends leur pas, j'entends même leur respiration. Ils sont 5 bien armés, mais je suis sûr que là où je suis ils ne me trouveront jamais. Tout ce que je sais c'est qu'ils veulent me capturer. Je ne leur veux aucun mal pourtant, ils ne font qu'obéir à des ordres venant de très haut. Et tout ça pour une affaire d'argent. La soif de pouvoir rend les gens vraiment stupides.

Je ne suis pas sûr qu'ils m'aient repéré, la fatigue ne me permet pas de détecter les ennemis correctement (Car je n'ai pas dormi depuis 37 H 20 min et 40 secondes).

Ma naissance s'est déroulée il y a 19 ans, 6 mois, 2 jours et 37 minutes. Contrairement aux personnes normales, je ne connais le monde extérieur qu'en théorie. Ces longues années que j'ai passées dans cet endroit m'ont permis d'être ce moi aujourd'hui. Et je... Silence. Trop calme. Instinctivement, je sais que je suis repéré. Il me faut fuir, trouver un autre endroit sûr. Ils arrivent discrètement pensant que je ne les ai pas vus. Mais ils ne savent pas que j'ai un sens de la perception aigu. Je dois établir un plan, mais je n'ai pas beaucoup de temps, environ 2 minutes et 5 secondes avant qu'ils n'arrivent. Pourtant ce temps est largement suffisant pour moi. J'ai 4653 possibilités de tactiques de défense, de techniques d'attaques. La 4651ème me paraît la meilleure. Il fait nuit, la pleine lune éclaire la scène. Dans ces conditions, ils se croient avantagés, mais ils se trompent. Nous sommes au 10ème étage d'un immeuble désaffecté sur une passerelle. Il suffit qu'ils approchent de 3,45 mètres. Et que je tire la chaîne, qui ferait s'effondrer la passerelle supérieure. Soit ils mourraient sur le coup, soit la passerelle leur ferait perdre l'équilibre. Ils s'écraseraient 20 mètres plus bas.

J'ai 99,72 % de chance de réussite. Ça y est, c'est le bon moment. J'actionne le mécanisme. Mes ennemis sont focalisés sur ma capture, c'est une erreur fatale. 4 d'entre eux tombent immédiatement de la passerelle, le dernier meurt dans la seconde, mais il ne tombe pas. J'entends des cris désespérés, puis un fracas d'os brisés venant du bas. Je peux récupérer l'arme de celui qui était sur la passerelle. Il s'agit d'un fusil d'assaut MK5. Je connais bien cette arme là. C'est avec elle que j'ai eu mon premier 20 en tir, c'était d'ailleurs ma 1ère séance de tir. Je devais avoir 6 ans 3 mois et 24 jours ce jour là.

Je ne sais pas où aller, je ne sais plus... Je me sens étrangement triste et seul. Ces sentiments me tourmentent jour et nuit, c'est d'ailleurs mon seul défaut. Il n'y a qu'une seule personne avec qui je me sens bien. Je vais souvent la voir. Je décide donc d'y retourner. Je descends de l'immeuble en faisant attention de ne pas me faire voir.

J'y suis enfin, ça y est. Je vais pouvoir me reposer, quoique... Je sens une présence : plusieurs personnes. En étudiant le sol, je remarque une légère odeur humaine. Ils sont passés il y a 3 heures 15 minutes 48 secondes. Ils ont dû me tendre un piège depuis le temps. Je vais donc devoir rester éveillé plus longtemps. Ah tiens les voilà ! Pas de chance maintenant que j'ai mon arme favorite, ils n'ont plus que 3 % de chances de s'en sortir vivants. Je me cache soigneusement avant l'assaut dans le renforcement d'une porte. J'ai bien sûr pris en compte toutes les possibilités d'attaques venant de l'ennemi. J'ai eu aussi le temps de poser une petite bombe avant de me cacher. Cette bombe permettra de faire une diversion en déclenchant l'alarme incendie. Je regarde discrètement du coin de la porte, et je les vois arriver. Ils entrent dans le couloir. Ils sont situés à 35,5 mètres du renforcement où je me suis caché. J'arrive à distinguer le nombre de leurs munitions, malgré la pénombre. Ah ils en ont plus que prévu ;
4 % de chance pour eux de s'en sortir. Je déclenche la bombe. Bruit sourd de l'explosion. L'alarme retentit. Ils commencent à paniquer. Ils courent vers l'endroit de la détonation. Passent devant moi sans me voir. Ce fut leur dernière erreur. Je sors de ma cachette et vise. J'appuie sur la gâchette. C'est pour

eux une mort rapide. Une balle dans la tête. Les pauvres. Ils ne le méritaient pas.

Après avoir vérifié 3 fois tous les étages du bâtiment, je décide enfin de me reposer. Ça doit bien faire 45 heures 23 minutes et 47 secondes que je n'ai pas dormi. Mais pourquoi veulent-ils me capturer, je n'ai rien fait pourtant ! Je ne fais que survivre...

Seul.

J'ai toujours été seul. Je n'ai jamais eu quelqu'un pour m'aimer. Tous ces souvenirs me rendent confus. Sans m'en rendre vraiment compte, je me rends vers ce lieu où tout a commencé. J'ouvre la porte. Une vraie pagaille, des documents étalés par terre, les meubles retournés, les écrans fracassés à terre. Sûrement pour recueillir des informations. Au fur et à mesure que j'avance, je l'observe. La seule qui m'ait jamais accepté. Sa tête translucide reflète la lueur des néons grésillants. Son corps rectangulaire est constitué de nombreuses écailles luisantes et de multiples tentacules partant de son dos s'enfoncent dans le mur. Je décide de lui redonner vie. Le regard fixé sur elle, je la rebranche. Les écrans peuplant le haut de son corps s'allument. Une larme coule sur mon visage. « Maman... ».

Auteurs

- Le Coz Erwan

- Le Foll Vincent

- Maze Delphine

Élèves de la seconde A du lycée Suscinio

A toi mon amour

Les soins intensifs sont un monde stérile, où les souffrances morales et physiques prédominent. Notre couple se résume à cela depuis quelques temps. Le diagnostic est tombé. Cancer des os. L'annonce est terrible. Mon époux ne baisse pas les bras. Une peur terrible nous envahit ; j'ai peur de perdre l'homme de ma vie. Un cercle infernal commence. Des traitements tous plus lourds les uns que les autres.

C'est le premier jour de chimiothérapie. C'est une vraie étape pour nous. Mais je ne lui montre pas car je suis ici en soutien. Pas comme un second malade. Les séances de chimio s'accumulent. L'homme que j'aime disparaît. Je ne peux rien y faire. Il perd l'appétit, sa joie de vivre, sa gentillesse. Et laisse parfois place à l'agressivité.

Un an est passé. La santé de mon mari semble meilleure, il accepte mieux les traitements. Notre quotidien devient plus agréable. Malgré cela, les médecins restent pessimistes. Après quelques semaines relativement reposantes, une visite de contrôle nous apprend que le cancer gagne en agressivité. Les chiffres sont accablants. Deux ans d'espérance de vie dans le meilleur des cas avec des traitements toujours plus forts. Notre vie est rythmée de séances de chimio et d'exams. Les mois passent. La vie quitte peu à peu mon mari.

Un malaise nous emmène aux urgences. Les médecins décident de l'hospitaliser. Je suis là tous les jours à ses côtés. Je n'ai qu'une hantise, celle de voir son cas s'aggraver.

Trois mois plus tard, les médecins me convoquent :

« -Votre époux doit être placé en soins palliatifs. »

Le monde s'écroule autour de moi. Plus aucun espoir n'est permis. C'est le début de la fin. Dès lors, tout s'accélère. Il perd toute mobilité, devient aveugle, parle à peine car cela lui demande trop d'énergie. Un mur se dresse entre lui et le monde extérieur. Puis le coma, ce n'est plus qu'une question d'heures. Le temps passe et à 15h30, les machines s'arrêtent, son cœur a cessé de battre.

Il dort paisiblement, cela faisait des années que je ne l'avais pas vu aussi serein. Ses souffrances ont disparu, les miennes se sont décuplées.

Auteurs

- Bocande Claire
- Barre Eléna
- Leveque Annabelle
- Posseme Nicolas

Élèves de la seconde GT 2 du lycée La Touche

Cette étrange nuit

Véruca a 15 ans, elle est banale, heureuse, belle, elle mène une vie assez tranquille avec sa mère veuve, Jeanne-Lise. Véruca vit seule avec elle depuis 2 ans car son père a eu un accident de voiture. Elle était avec lui à ce moment là. En voyant son père mort, elle eut un malaise et perdit beaucoup de sang, On dut donc lui faire une perfusion, mais l'infirmière se trompa de personne et lui injecta un sang qui transforma son groupe sanguin. Depuis ce jour, elle avait ce sang si rare qui coulait en elle. Depuis cette malheureuse aventure, Véruca dormait mal et faisait des nuits blanches ainsi que des cauchemars horribles.

Un matin d'hiver, Jeanne-Lise, au travail, rencontra le nouvel informaticien venu réparer son ordinateur ; le contact passa tout de suite entre elle et Sefton, 38 ans, au look un peu gothique. Cet informaticien revint souvent voir Jeanne-Lise dans son bureau pour lui apporter un café, mais surtout pour discuter, faire connaissance car en réalité elle lui plaisait beaucoup. Un soir, il l'invita à un rendez-vous galant, dans le restaurant le plus branché de New-York. Elle rentra très contente de sa soirée et annonça à sa fille le début de leur relation.

Quelque temps plus tard, Jeanne-lise invita Sefton à un dîner pour lui présenter sa fille. Il arriva vers 19h30, tout était prêt, Véruca appréhendait un peu ce repas. La rencontre du nouveau compagnon de sa mère. Mais finalement tout se passa bien. Un peu mal à l'aise, au début du repas, elle apprit progressivement à le connaître et se sentit plus en confiance avec lui. Au final, Véruca passa une bonne soirée en compagnie de Sefton et sa mère, ce qui permit à Jeanne-Lise de le réinviter plus souvent. Véruca trouvait son nouveau « beau père » intéressant et sympathique. Quelques mois plus tard, Jeanne-Lise proposa à Sefton, avec l'accord de sa fille, d'emménager chez elle. Lui, tout content, ne refusa pas cette occasion.

Une semaine plus tard, Sefton emménagea chez elles. Les mois passèrent peu à peu, tous les matins, Sefton et Jeanne-Lise allaient au travail ensemble, après avoir déposé Véruca à l'école. Ils faisaient plein d'activités ensemble, la vraie vie de famille : aller à la piscine, pique-niquer en forêt, aller au cinéma... Mais une fois par mois, Sefton sortait tout seul. Jeanne-Lise trouvait cela étrange surtout quand elle se rendit compte que c'était les soirs de pleine lune. Mais elle ne s'en inquiéta pas plus. Un dimanche matin, les parents de Sefton leur demandèrent de garder leur demeure, durant le mois de juillet. Jeanne-Lise et Véruca emballées par cette proposition de vacances dans une magnifique villa, acceptèrent tout de suite.

Ils partirent le 1er juillet à la sortie de l'école de Véruca, allèrent en voiture jusqu'à l'aéroport, prirent le vol en direction de Nottingham une grande ville à quelques kilomètres de Cherwood. Après plusieurs heures de vol et quelques minutes de voiture, ils arrivèrent enfin au Domaine. Ils entrèrent par l'immense grille, la seule entrée du parc.

Derrière une allée d'arbres, ils virent la fameuse et magnifique demeure avec au milieu de la cour une splendide statue de l'oncle Vladimir Poutine the Kroff. Cette maison semblait belle mais en même temps laissait passer un côté obscur, mystique, étrange, gothique. Sefton sortit un trousseau de clés qui en comportait au moins une trentaine, car il y en avait une pour chaque pièce. Seul Sefton avait le droit d'utiliser toutes ces clés, il en avait la garde, il ne devait pas même s'en séparer une minute. Il fit visiter la forteresse à sa femme et sa belle fille, sauf l'aile gauche. Les filles trouvèrent cela magnifique mais se demandèrent ce qui se cachait dans l'aile gauche. Véruca avait une passion pour les livres et appréciait beaucoup l'immense bibliothèque, contrairement à sa mère qui, elle, préférait la piscine ainsi que le jacuzzi. Tous les jours, Sefton faisait visiter à Véruca les quatre coins d'une pièce. Le 14 juillet au soir, Sefton proposa aux filles un grand dîner avec ses amis d'enfance et des amis de la famille.

Ce fameux soir arriva, la grande réception se fit dans le Domaine de Cherwood. Sefton était fin prêt pour devenir le roi de la fête. Tous les invités arrivaient, la salle était comble. Jeanne-Lise ainsi que Véruca trouvaient ces personnes particulièrement étranges surtout par l'expression de leurs visages. Véruca remarqua qu'ils avaient de grandes dents.

Un banquet était organisé avec au menu :

En entrée : Huîtres chaudes avec sauce béchamel sans ail

En plat de résistance : Langue de boeuf ou pied de cochon accompagné de petit légumes farci à la bave de crapaud sans ail

En dessert : Surprise mais seulement à minuit

Bon appétit !

Jeanne-Lise trouvait ce menu très étonnant mais sans doute délicieux. Véruca ne voulait pas goûter cette nourriture qu'elle disait infecte. Pour le coup elle trouva son beau père bien étrange, mais s'amusa quand même avec les invités, qu'elle trouvait plutôt sympathiques.

Au bout d'un moment, Sefton demanda à Véruca de venir avec lui dans l'aile gauche, il lui montra une robe noire avec un peu de dentelle, lui demanda de la porter. Elle accepta sans hésiter car cette robe était magnifique. Elle se présenta devant les invités. Quand elle entra dans la salle, elle attira la lumière, les voix se turent, on la regarda avec attention. Quand vinrent les douze coups de minuit, elle s'aperçut que tous les invités, ainsi que Sefton, s'étaient transformés en des êtres terrifiants. Véruca effrayée par ces monstres courut au dehors et se trouva nez à nez avec la statue de Vladimir Poutine the Kroff. Elle aperçut du sang qui coulait de sa bouche, elle n'eut pas le temps de crier. La foule la hua et Sefton lui murmura à l'oreille « je te cherchais depuis longtemps ». Puis il la mordit au cou.

Véruca se réveilla en sursaut, elle ouvrit les yeux et s'aperçut qu'elle tenait encore le best-seller de Stephenie Meyer « Fascination » entre ses mains. Elle regarda son réveil, et vit qu'il n'était que 4h42 du matin. Elle se rendormit en ayant tout oublié

Auteurs

- Rebourg Pauline

- Le Gall Ninon

Élèves de la seconde B du lycée Suscinio

Différent mais pas tellement

Pierre est un jeune autiste de 8 ans, qui, malgré son degré d'intelligence, ne peut pas se débrouiller seul. Dans sa chambre, il écrit avec des lettres de Scrabble mais depuis peu il s'essaye à l'ordinateur. Ses parents n'ayant que peu de moyens et ne bénéficiant d'aucune aide, Pierre est obligé de suivre les cours dans une école élémentaire normale. Mais comme dans toute histoire, il y a une mauvaise personne. Ici, il se nomme Kévin. Ce garçon a le même âge que Pierre. Il lui fait vivre un enfer. Il l'insulte et le harcèle moralement.

Heureusement, un beau jour, lors de la rentrée des classes en CE2 pour Pierre et Kévin, il fait la connaissance de sa nouvelle institutrice, Mademoiselle Marie Le Sage. Elle est grande, belle et apparemment gentille. Après quelques heures passées avec elle, cela se confirmait. Quelques temps plus tard, Pierre apprenait qu'elle avait demandé au directeur d'enseigner dans cette classe pour lui. La raison est qu'elle avait été éducatrice spécialisée dans un centre pour handicapés. Mademoiselle Marie s'est rendu compte très vite que Kévin n'acceptait pas Pierre à cause de son handicap car, lors d'un passage devant la salle des professeurs, elle avait entendu que Kévin avait encore insulté Pierre sur la cour quand ils étaient en récréation. Peu de temps après, elle-même avait été confrontée à ces injures. C'est lors de la pause du midi, où Marie traversait la cour, qu'elle surprit Kévin et ses amis en train d'agresser Pierre qu'ils poussaient violemment et le garçon tombait par terre. Elle décida d'intervenir immédiatement car ils commençaient à le frapper alors qu'il était encore au sol. Elle arriva et écarta les enfants pour relever Pierre. Elle les emmena immédiatement dans le bureau du chef d'établissement qui les sanctionna en leur imposant d'écrire une lettre d'excuses à l'attention de Pierre qu'ils liraient devant le directeur. Les parents de Pierre furent mis au courant de l'agression dont leur fils avait été victime. C'est pourquoi ils décidèrent de prendre rendez-vous chez un psychologue pour savoir s'il avait subi un traumatisme. Deux jours plus tard, ils se rendaient chez Monsieur Le Duc, psychologue pour enfants. Celui-ci demanda à Pierre d'exprimer par un dessin son ressenti sur ce qui s'était passé avec Kévin. Le résultat de l'analyse du dessin montra que Pierre souffrait d'un trouble psychologique. Ses parents furent inquiets... Le psychologue demanda à Pierre de sortir le temps qu'il explique plus sérieusement la situation.

Pour faire comprendre aux élèves de la classe le handicap de Pierre, Mademoiselle Le Sage décida de contacter la directrice du centre d'accueil pour les autistes où elle avait travaillé auparavant. Elle lui expliqua les raisons de sa demande. La directrice, Madame Du Châtel, lui dit qu'il y avait une porte ouverte du centre le 8 mars, de 9 heures à 19 heures. Il y aurait plein d'animations, dont des épreuves où les valides devraient se mettre à la place des autistes. Ces exercices et ces tests permettront de mettre à l'épreuve les camarades de Pierre. Cette journée aidera-t-elle à nouer des liens afin que Pierre se sente bien dans sa peau et dans son corps ?

L'institutrice accompagna donc ses élèves à la porte ouverte où ceux-ci se prirent au jeu. Ainsi, ils se dirigèrent vers le premier test qui s'intitulait : « Le test de la vue ». Cette épreuve se divisait en trois degrés de difficultés : À tour de rôle et individuellement, ils devaient porter trois types de lunettes à vision déformante de façon à voir tel que certains autistes. Kevin fut le premier à débiter l'épreuve. Malgré quelques difficultés rencontrées par certains élèves, le test, néanmoins se passa bien. Ensuite, les élèves se préparèrent pour réaliser la deuxième épreuve où ils devaient enfiler une tenue très particulière pour ressentir toutes les sensations physiques des autistes lorsqu'ils doivent se déplacer de la gauche

vers la droite. Pour terminer la matinée, avant de faire une pause, Mademoiselle Marie les emmena au test du miroir qui permet de montrer aux valides la difficulté qu'ont les autistes à dessiner : Devant chaque élève, était disposée une boîte en bois ouverte, pour glisser la main, avec laquelle chaque élève allait dessiner. A l'intérieur de la boîte était collé un miroir à partir duquel se reflétait le dessin à reproduire. Cette épreuve n'aura été une réussite pour personne mais tout le monde aura tenté l'expérience.

Mademoiselle Marie leur expliqua ensuite le programme de l'après-midi : « *Maintenant nous allons déjeuner devant un spectacle réalisé par des jeunes, une première partie d'interprétation, pièce de théâtre mimée tandis que la deuxième partie est une partie réalisée avec une école de cirque, elle est importante aux yeux des autistes. Je ne veux entendre personne, je vous fais confiance, ce spectacle est très intéressant. A la fin du spectacle nous irons faire les deux derniers tests qui nous restent ensuite je ferai un bilan de la journée puis nous quitterons le centre pour retourner à l'école.* »

En fin de journée, elle fit le bilan. Tous les enfants se rendirent compte de la difficulté d'être autiste. Kévin décida même de s'excuser auprès de Pierre de l'avoir frappé et insulté. Cette sortie aura donc permis de nouer des liens et créer des amitiés improbables il y a encore quelques jours.

Dans les jours qui suivirent, un nouvel élève arriva à l'école. Celui-ci mesurait une tête de plus que les autres élèves de la classe et il mâchait sans cesse du chewing-gum en faisant éclater souvent une bulle qui s'écrasait sur sa bouche. Ce nouveau se prénomma Alexandre. Mademoiselle Le Sage lui demanda de s'installer au dernier rang de la classe où il restait deux bureaux. En passant près de Pierre, il le heurta volontairement tout en ricanant.

Kévin, qui l'observait depuis son arrivée, ne frappait et n'insultait plus Pierre depuis la visite du centre pour enfants autistes. Désormais, Kévin considérait Pierre comme son frère et était sûr que tous les deux avaient vécu des choses de la vie pas toujours faciles. Il se leva alors sans hésiter et demanda fortement à Alexandre, l'effronté, de s'excuser immédiatement. Pierre n'avait pas vraiment réalisé et regardait un peu craintif ce grand garçon qui continuait à le fixer avec son petit sourire malicieux. Alexandre, n'ayant pas réagi après l'intervention de Kevin, alla s'asseoir au fond de la classe. Et à ce moment, tous les élèves se levèrent, se tournèrent vers lui. Kevin se mit alors à taper de la main sur son bureau, les autres en firent autant. Mademoiselle Le Sage, surprise, les laissa faire pendant quelques instants puis s'adressa tranquillement à Kevin

« *Kevin, demande à nouveau à Alexandre de présenter des excuses à Pierre, ensuite chacun d'entre vous pourra lui expliquer qui est Pierre.* »

Kevin n'avait pas quitté des yeux Alexandre et lui redemanda froidement de s'excuser pour son comportement mais celui-ci ne bougea pas davantage. Kevin reprit la parole :

« *Tu viens d'arriver, Pierre ne te connaît pas et il ne t'a rien fait ! tu n'avais pas à le bouculer ! excuse-toi ! ici tout le monde se respecte !* »

Mademoiselle Le Sage reprit la parole « Alexandre, nous attendons ! »

Alexandre prononça quelques mots tout en continuant à mâcher son chewing-gum. Mademoiselle Le Sage reprit « *Debout Alexandre, nous n'avons pas compris un seul mot. Adresse toi poliment à Pierre s'il te plaît !* » Contrarié, le grand Alexandre perdit son sourire et se leva en poussant sa chaise. Lentement il dit « *Désolé Pierre* » et se rassit aussitôt. Kevin regardait Pierre qui lui souriait et dit « *Alexandre, nous te présentons notre camarade Pierre. Pierre est autiste. Il est différent de nous, tu verras, mais nous sommes aussi différents de lui.* »

Le calme revint dans la classe, l'institutrice souhaita la bienvenue à Alexandre et Pierre applaudit.

Auteurs

- Costard Sarah

- Paris Maïté

- Roblot Lucille

Élèves de la seconde EGT du lycée La lande du Breil Rennes

Différente, et alors ?

Ma vie, je la déteste, et il y a de quoi, enfin à mon sens, parce que d'après ma mère, je me plains toujours pour rien. « C'est la crise d'adolescence », qu'il dit mon père, « ça lui passera ». Il se trompe, ç'a n'a rien à voir avec l'adolescence, c'est juste que ma vie est trop monotone, tellement monotone qu'elle en devient inintéressante. En bref, ma vie ne me convient pas. Je vous explique, je m'appelle Yumi, j'ai 16 ans et je vis dans un petit village « pommé »: 60% de vaches, 37 % de retraités, mes parents et moi.

Moi, moi, moi peut-être qu'elle a raison ma mère en fait, peut-être que je me plains pour rien, parce qu'en y réfléchissant bien, ma vie n'est pas si horrible ; je ne manque de rien, je ne suis pas moche, j'ai de bonnes notes. Mais je me sens seule ... Je suis cette année en classe de seconde, j'ai redoublé ma troisième, j'ai donc un an de plus que les autres élèves de ma classe, et à mes yeux ça se ressent. Ils sont tellement immatures. Ils rigolent sans cesse pour n'importe quoi, passent leur temps à critiquer, et j'en passe... J'ai tenté au début de l'année de sympathiser avec certains d'entre eux, mais j'en ai vite abandonné l'idée, ils sont tous pareils, ont tous les mêmes a priori, les mêmes préjugés... Finalement, avant même de me connaître, ils m'ont détestée, à cause de mon style, sûrement trop différent à leur goût. Comprenez, à leurs yeux, il faut suivre la mode à la lettre, ne pas faire d'écarts... S'ils savaient à quel point ils sont ridicules ! On dirait des clones ! Les mêmes fringues, les mêmes coiffures... En bref, le lycée c'est l'horreur ! Mon moment préféré dans la journée, c'est lorsque la sonnerie qui annonce la fin des cours retentit. Alors, je rentre chez moi et je me précipite dans ma chambre ; mon univers à moi... Je m'allonge sur mon lit, m'allume une clope, mon iPod sur les oreilles, puis je laisse défiler ma play liste... « Imagine » de JOHN LENNON, « Yesterday » des BEATLES, « Coma » de MUSE... Alors la musique m'enivre et j'oublie tout. Je suis dans un autre monde.

Mais voilà, tout a changé quand je l'ai rencontré, Jules, mon super héros, avec son look androgyne et sa guitare sur le dos. Lorsqu'il est arrivé un certain mardi matin au lycée, tous les regards se sont tournés vers lui, les autres le dévisageaient de haut en bas, j'ai compris lorsqu'ils lui réservaient, le même sort qu'à moi, ils le détestaient déjà et les critiques à son sujet fusaient de tous les cotés. Mais lui avait l'air de ne pas s'en rendre compte ou du moins il n'y prêtait pas attention et arborait un sourire digne des pubs pour les dentifrices Freedent. J'avais envie d'aller lui parler, mais je n'osais pas, il m'intimidait terriblement. Les jours passèrent et je ne lui avais quasiment pas adressé la parole, je n'y parvenais pas, je ne suis pourtant pas du genre timide d'habitude, mais lui, je ne sais pas pourquoi, m'impressionnait terriblement...

C'est grâce à la prof de français, que je réussis enfin, un jeudi matin à lui parler. En effet, nous devons nous mettre par deux pour faire un exposé sur un auteur naturaliste. Je pris mon courage à deux mains, et j'allai lui demander s'il acceptait de le faire avec moi. Il accepta, apparemment surpris que quelqu'un lui adresse enfin la parole, mais, néanmoins heureux, enfin je le suppose à la vue du sourire qu'il me fit. Il me proposa de travailler sur Emile ZOLA et je bredouillai un petit oui, mon cœur battait à cent à l'heure, rien qu'à le voir, et je sentais que mon visage virait au rouge tomate, je n'avais qu'une envie, m'enfuir en courant... La sonnerie retentit, je sortis alors dans la cour tandis que Jules, lui, restait dans la classe. Je revins dans la classe après la récré et je trouvai sur ma table un bout de papier plié en quatre, je le dépliai. Sur le papier était noté un numéro de téléphone suivi de sa signature ; Jules m'avait donné son numéro ! Je n'en revenais pas. Le soir venu, je rentrai chez moi, je montai dans ma chambre comme d'habitude, je m'allumai une clope, puis, je me décidai à envoyer un sms à Jules. Je lui proposai de me rejoindre au pub une demi-heure plus tard, afin d'établir un plan pour notre exposé. J'attendais sa réponse avec impatience et je sautai de joie lorsque je reçus sa réponse. Sur le texto je pus lire : « Ouais pas de problème, à tout à l'heure. Bsx ».

Je le rejoignis alors une demi-heure plus tard. Jules était déjà là et fumait une clope devant le

pub, je m'en allumai une aussi alors et m'assis à ces côtés sur le rebord d'une fenêtre. Aucun de nous n'osait parler, mais au bout de quelques minutes, Jules lança: « Tu es vraiment sûre d'avoir envie de commencer l'exposé ? Parce-que j'aimerais te montrer un truc ! ». Sa proposition me faisait un petit peu peur et je n'aurais jamais accepté de le suivre si ç'a avait été quelqu'un d'autre, mais, je ne sais pas pourquoi, à ses côtés je me sentais en confiance. Il me prit alors par la main et m'entraîna dans un hangar un peu à l'écart de la ville. Il ouvrit la porte et me dit : « Voilà, c'est mon petit monde à moi ! ». Dans le hangar il y avait cinq guitares, une batterie, un piano, les murs étaient remplis de posters de groupes de rock et d'affiches de concert. Je me sentais chez moi dans ce hangar, Jules prit sa guitare et se mit à jouer « Something » des BEATLES, mon groupe préféré, sa musique m'entraîna et je me mis à chanter : « *Something in the way, she moves, attract me like no other lover* »... C'est comme si autour de nous, le monde s'était arrêté, nous étions perdus ensemble dans notre monde à nous, désormais, je ne me sentirai plus seule...

Auteurs

- Pedron Charlotte

- Michel Julie

- Blain Anaïs

Élèves de la seconde GT 1 du lycée La touche

Guerre en Irak

- «- Tom appelle des renforts !
- Merde où est le talkie-walkie ?
- Dans mon sac.

- OK passe-le, j'appelle le camp.»

Je me demande où sont passés les renforts... On devrait trouver une planque.

Elle ferait une bonne planque cette baraque.

- «- Jack, j'ai trouvé une MKII, j'aurai l'air moins con qu'avec mon pauvre 9mm.
- Hé hé t'as raison. On a quoi comme matos? Moi j'ai mon Glock, mon Black Eagle et 4 grenades.
- J'ai le MKII, mon 9mm et ma trousse de soin.
- On devrait se mettre à couvert dans la maison là-bas pour attendre les renforts.
- Ouais on y va.»

Comment ai-je pu perdre toute mon unité comme ça ?

- «- Elle est morte cette maison.
- Te plains pas c'est déjà bien.
- Regarde là-bas c'est quoi ?!! Les renforts ?
- Je pense pas non, planque toi !
- Trop tard, on est déjà repérés.
- Place la mitrailleuse sur une fenêtre je vais à l'étage pour avoir un meilleur angle de tir.»

Merde ils foutent quoi les renforts.

- «- Et d'un, c'est déjà ça en moins.
- GRENADE ATTENTION!
- ATCHOUM!!
- On y arrivera jamais, ils sont trop nombreux, faudrait peut-être se rendre !
- Mais où est passée ta fierté ! ?
- Enfin je veux dire que là si ça continue comme ça on va y passer
- Plutôt mourir que de devenir un otage qui va se faire torturer.
- Ouais, vu sous cet angle..
- Ma position n'est plus à couvert la grenade a tout fait péter.
- Grouille toi de descendre !
- C'est quoi ce bruit ?»

Ça ressemble à un tank.

- «- Jack, y a un char devant. On fait quoi ?
- Les grenades, lance ces grenades dans les chenilles du char !
- OK mais c'est pas dit que ça marche.
- On s'en fout lance-les ! »

Prions pour que cela fonctionne.

- «- Ça marche pas ! Merde il roule toujours on fait quoi ?
- Il nous vise, planque toi !
- Il tire à couvert !
- ATCHOUM !»

Merde je vois plus rien!

- «- Jack, il te manque un œil !
- Quoi ?
- Tu sens rien ? Attends je vais regarder ça.
- Ha merde ça fait mal !
- Bouge pas je désinfecte la plaie.
- Arrête ça on va dans la cour.
- Mais ?
- Pas de discussions !
- Bon on fait quoi maintenant ?
- Regarde, une bouche d'égout.
- Génial, Vas-y je te couvre.
- Viens vite on ce casse.
- C'est quoi ce bruit ?
- L'aviation bombarde leur troupe !
- On est sauvé !
- Bon on remonte.
- Hé oh! Ça va là bas ?
- J'ai un blessé, il lui faut des soins d'urgence!
- Mettez-le sur le brancard, et envoyez-le à l'hôpital.»

J'ai eu du bol de m'en sortir sur ce coup là.

- «- ATCHOUMM !
- Ha encore cette mauvaise grippe chéri tu veux un verre d'eau ?
- Oui je veux bien et sers un café à notre invité s'il te plaît.
- D'accord, je t'apporte ça tout de suite.
- Merci. Bon nous en étions où monsieur ?
- Je crois que cela suffit pour mon reportage, je vous remercie de votre patience. Au revoir.
- Cela fut un plaisir. Au revoir.
- Et votre café ?
- Désolé, je suis pressé ce sera pour une autre fois.»

Auteurs

- Le Chevanton Alan
 - Le Menn Alexandre
 - Bougoux Maxime
- Élèves de la seconde A du lycée Suscinio

HAMLAGHEKEM, moi aussi !

A l'internat, le 3 février 2009, 20h00.

Salut, ça fait longtemps que je ne suis pas venue te dévoiler mes secrets et te raconter mes journées... Aujourd'hui, journée chargée : deux heures de maths avec un prof ennuyeux, une heure d'anglais interminable et une voisine énervante ! Elle balançait des bouts de gomme et répétait ce que disait le prof... Trop une gamine, après elle s'étonne qu'elle soit seule !

Mon pote Nico est en déprime. Cela fait trois ans qu'il est seul lui aussi. Impossible de le consoler. Il m'a même avoué qu'il pourrait devenir gay... Avant de rentrer à l'internat, Lisa et moi sommes allées au Plaza Café boire un verre. Et d'ailleurs Lisa s'est fait draguer par le serveur. Et moi TOUJOURS célibataire ! J'dois te laisser, l'heure d'étude va commencer... A plus tard. Bisous. Alice.

Dans les gradins, le 4 février 2009, 19h45.

Coucou ! Je suis de retour, je suis en train de regarder un match entre les gars de ma classe et ceux de l'autre seconde. Pour le moment, les secondes B mènent le jeu 2 à 0. J'ai reçu un message de Yacine, je n'ai pas compris... (il a écrit « HAMLAGHEKEM »). Je demanderai à Samia, comme elle connaît le kabyle. J'espère que ce n'est pas quelque chose de méchant, sachant que je l'ai envoyé bouler hier. Tout à l'heure, je vais aller préparer mes valises pour un week-end chargé. Vendredi soir : cinéma. Samedi après-midi, shopping et le soir boîte. Enfin dimanche j'dors. J'y vais, le match est fini : 4 -1 pour les secondes B. Je rejoins Nico à côté des vestiaires. A plus tard. Smack ! Alice.

Chez moi, le 5 février 2009, 17h45.

Saloute, enfin chez moi. Je me suis affalée sur mon canapé en pensant à la signification du message que Yacine m'a envoyé. J'vais voir « Twilight » avec Samia tout à l'heure, je lui demanderai... Je viens de m'apercevoir que j'étais en kiff sur Yacine. Il est trop beau, super attentif et hyper charmant : l'homme parfait ?! Bon, je vais aller me préparer pour le cinéma.

A tout à l'heure, peut-être. Alice.

Retour de cinéma, le 5 février 2009, 23h32.

Hey, trop bien la soirée cinéma, super film à revoir. Bon pour ce qui est du message, Samia m'a dit que ça veut dire « Ta gueule ! »... Trop dégoûtée, j'espérais trop, c'est bien un mec comme les autres !! Quel connard, mais je ne comprends pourquoi il m'a dit ça... Bon, allez, au dodo, essayons d'oublier ça ! Bonne nuit. Alice.

Avant de partir au shopping, le 6 février 2009, 11h50.

Coucou, mal dormi, impossible d'oublier le message... Bye ! Alice.

Dans ma chambre, le 7 février 2009, 16h48.

Tchouss, j'viens de me réveiller, je me suis couchée à 7h du mat. Trop bonne soirée au « Stargate », avec une petite pensée pour Yacine. Pas envie d'aller au lycée demain matin, surtout qu'il faut se lever tôt et surtout, je risque de le croiser. Il me déçoit... Je vais préparer mes affaires pour l'internat. Alice.

PS : Quelqu'un m'a appelée en inconnu, je me demande qui ça peut être...

A l'internat, le 8 février 2009, 20h02.

Hey coucou, c'est l'heure d'étude... Mais rien à faire, donc je t'écris. J'ai croisé Yacine aujourd'hui, il venait vers moi et j'ai changé de direction. Je me demande ce qu'il me voulait, tant pis. Et quand je parle de lui à Samia, elle s'énerve. Je me demande pourquoi ! Ça sonne, je vais en pause...

Après la pause, même jour, 20h45.

Je viens de faire une découverte. J'ai surpris Samia et Yacine en train de s'embrasser... Et il m'a vue... Trop dégoûtée, moi qui pensais que c'était une bonne amie. Pourquoi n'a-t-elle pas dit qu'elle le kiffait, elle aussi ! Pourtant on se disait tout d'habitude. J'y vais. Bisou. Alice.

PS : Quelqu'un m'a appelée en inconnu, je ne sais toujours pas qui c'est.

A l'internat, le 9 février 2009, 20h45.

Coucou, j'ai beaucoup de choses à t'expliquer... D'abord, Yacine est venu me voir tout à l'heure à la pause pour me dire qu'il m'a appelée plusieurs fois dans la semaine et que je n'ai pas répondu. C'est lui qui m'appelait en inconnu. Il m'a aussi dit qu'il m'avait vue quand Samia a voulu l'embrasser hier à la pause. Apparemment elle le harcèle de messages, d'appels...

Il m'a demandé aussi si j'avais reçu son message... Je lui ai donc dit « Oui merci ». Il m'a demandé si j'avais compris, je lui ai alors expliqué ce que m'avait traduit Samia. Il m'a balancé un grand PFFF !!! et m'a conseillée de choisir une vraie traductrice. C'est alors qu'il m'a dit la vérité :

« HAMLAGHEKEM » veut dire « je t'aime !!! » On est restés à se regarder. Il m'a pris la main et m'a serrée contre lui. Mon cœur a explosé, j'avoue, j'étais trop heureuse. Je n'ai pu que l'embrasser... J'étais comme sur un petit nuage... c'est un rêve qui devient réalité. J'avais tellement attendu ce moment. J'étais bien dans ses bras, protégée de tout. J'ai hâte à ce week-end, je le passe avec Yacine. Il compte vraiment pour moi. Je ne voudrais pas le perdre.

Ça sonne, je vais me coucher et rêver de Yacine. Bisous. Alice.

Chez Alice, ce week-end, 18h15.

Coucou, je viens de lire ton journal intime, intéressant ! Sache que je ne veux pas te perdre non plus, tu comptes énormément pour moi !! J'ai hâte au 14 février, je te prépare une petite surprise... Oups, tu arrives. J'ai hâte de te serrer dans mes bras, je suis tellement bien avec toi. Je suis fou de TOI !! Bisous. HAMLAGHEKEM, Yacine.

Euh...juste pour la fin...

P.S : Mon pote Nico sort avec Lisa ! Trop chou ! Il est tombé dans ses bras. Adieu le célibat ! (trois ans quand même !)

Auteurs

- Jaffre Amélie
- Crolas Annabelle
- Drouere Magalie
- Jego Nicolas
- Etienne Elodie

Élèves de la seconde B du LEGTA de Pontivy

Inaccessible

Trop grosse, mal coiffée. Trop gros nez. Trop plate. Décidément, aucune d'entre elles ne m'arrive à la cheville. En même temps, la perfection est dure à atteindre, mais moi, j'y suis arrivée. Qui c'est celle-là ? Elle devrait pas sortir de chez elle. Ça devrait être interdit. Elles sont vraiment toutes moches, laides, hideuses, et tout ce qu'on peut trouver comme adjectifs pour qualifier la mocheté d'une personne. Certaines ont un mec, d'autres pas ; moi j'en ai pas un, mais j'en ai plein. Les autres me traitent de « traînée » mais c'est juste qu'elles sont jalouses... Ce sont vraiment des pestes, et leurs copains, quand elles en ont, elles les gardent trop longtemps, je ne sais pas comment elles font pour ne pas se lasser. Moi, je me lasse si vite pourtant ! Oh, en parlant « mecs », Thomas doit m'appeler pour remettre ça, samedi. Pierre aussi, mais c'est pour jeudi soir, soirée étudiante ! J'ai pas répondu aux sms de Basile et Fred aussi ! Mais j'ai pas le temps ! Je suis trop prise, trop occupée, trop demandée. A chaque fois que je vais à une fête, il y a au moins une trentaine de personnes de plus que prévu. En même temps, c'est normal : mensurations parfaites, peau clean et mate, fausse blonde, et pas conne, sourire allumeur et tombeur ! Rien à dire, même sans maquillage, ni bijoux, j'en jette ! Ça ne m'empêche quand même pas de me pomponner et de prendre soin de moi.

Samedi après-midi, 16h00 ! Ce soir, y a une soirée qui commence à 20h00. Il faut que je me prépare. Masque, épilation, maquillage, coiffure, vêtements et tout le tralala... je me donne du mal pour rien, je le sais, parce que toutes les soirées sont pareilles. Les gens vont faire connaissance, ils vont boire et ensuite vomir tout ce qu'ils auront ingurgité dans la soirée.

Ça y est ! Prête ! 19h30. Maintenant, en route pour le Podium. Boîte de nuit branchée pour tous les jeunes de la ville qui veulent s'amuser. Là-bas, tous les fils à papa, bourrés de fric et les filles qui n'attendent qu'une voiture pour ne pas dormir chez elles le soir. Et après, on dit de moi... En tout cas, dans des endroits pareils, moi, je peux tout avoir, aucune concurrence. Rien ne m'empêchera de m'amuser ce soir !

Arrivée devant le bâtiment, je m'admire une dernière fois dans le rétroviseur d'une voiture. Tout sourire, le vigile m'accueille et je passe sans difficulté. Il y a déjà pas mal de monde, ça se bouscule un peu ! Après avoir fait la bise à tous les gens que je connaissais, je me pose au bar et demande un whisky-coca. Quand je la vois, ma victime de ce soir ! Un gars plutôt pas mal, brun, classe, de l'allure, du charme. Il est là, assis de l'autre côté du bar. Seul. Doucement, je prends mon verre et je me faufile jusqu'à lui. Je m'assois juste sur le tabouret à côté de lui. Il se détourne et me jette un coup d'œil léger. Léger, mais j'ai quand même le temps de croiser ses yeux, marrons, intenses, profonds. Je regarde la piste de danse, les autres ont l'air de s'amuser, à mon tour maintenant ! Je me retourne et avant que je puisse faire un seul sourire ou prononcer un seul petit mot, je m'aperçois qu'il est parti ! Je le cherche... Sans le trouver...

Tant pis pour lui, après tout, c'est lui qui perd une bonne occasion. Chassant cette idée de ma tête, je me dirige sur la piste. Et là, comme d'habitude, après quelques minutes, les gens m'entourent. Une autre victime s'approche alors, je le fixe droit dans les yeux, lui sourit... Il baisse la tête, gêné... Mince, c'est un timide alors je laisse tomber, les timides très peu pour moi !

Après avoir dansé, sans repérer de terrain de jeux idéal, je décide de retourner me poser au bar. Quand je sens une présence à côté de moi ! Je me retourne pour lui dire qu'il n'est pas assez bien pour moi. Mais je suis incapable de prononcer un seul mot, le souffle court ! C'est le brun au bar de tout à l'heure ! Il est si près que je vois à quel point il est vraiment BEAU, juste sensationnel. Je ne sais pas pourquoi mais mon cœur s'accélère, sans raison. Il est face au bar, je ne le vois que de profil. Vexée qu'il ne bouge pas alors que je le regarde, je décide de faire le premier pas. Je me lance et commence à le draguer. Mais je bafouille, et les mots ne sortent pas comme je le voudrais. Je suis médusée, je le regarde sans plus trop savoir quoi dire. Ne pas savoir quoi dire, c'est bien la première fois, que ça m'arrive... Il me parle, mais je suis incapable de répondre... il est si... Je ne sais pas... Il a quelque chose... de

différent...

J'essaie de reprendre mes esprits. Et la révélation ! Il sourit, se moque de moi et de mon mutisme soudain mais je ne peux m'empêcher de le trouver beau et extrêmement craquant...

- Tu sors ? me demande-t-il. Sans répondre, je me lève, prend mon sac et le suit. Arrivée dehors, je m'attends à ce qu'il se mette à fumer, mais non !

- Tu ne fumes pas ?

- Non, pourquoi ?

- Alors, pourquoi tu sors ?

- Parce que j'aime pas être là-dedans, me dit-il en désignant la porte et la queue immense qui attendait encore pour entrer.

- Mais, mais... alors, pourquoi tu viens ?

- Pour que des filles comme toi me suivent !

Il avait répondu du tac au tac et j'en fus encore plus étonnée. Mais, sans me démonter, je répondis sur un ton que je voulais colérique, même s'il ne l'était pas vraiment :

- Des filles comme moi ! Je suis unique ! Des filles comme moi, y en a pas deux. Je crois que tu as tiré le gros lot ce soir ! T'as de la chance... alors...

Encore, il sourit encore... Pourquoi il fait ça ? Pourquoi ça me retourne autant ?

- Tu veux aller où alors ?... le questionnai-je .

Là, je le regarde fixement mais il ne dit rien, il ne bouge pas... Un mec normal est censé répondre « chez toi » mais il ne répond pas et continue de me regarder !

- Chez toi alors ?

- Non, je n'ai plus de chez moi, je pars.

Il avait répondu cela comme si c'était une évidence.

- Ah, eh ben, suis-moi.

L'attrapant par la veste, je me dirige avec lui vers le métro. C'est la première fois qu'un mec viendra chez moi ! Je suis dingue de faire ça ! Je continue quand même et nous arrivons devant mon portail. On entre chez moi et je lui propose à boire. Installés dans le canapé, on commence alors à parler, à rire, à parler... Je parle, il écoute, j'ai chaud, je transpire... Je suis mal. Je bois, je bois encore, je parle, on rit, je bois... J'en peux plus, j'ai trop chaud ! J'ai la tête qui tourne, je ne contrôle plus mes paroles, mes gestes sont hésitants...

Quand, soudain, il s'approche. Mon cœur bat très vite, trop vite ! Je crois même un instant qu'il s'arrête. Je suis tétanisée et c'est bien la première fois ! Il se rapproche encore plus de moi, mes yeux plongés dans les siens. Il y a comme un poids en plus en moi, lourd, pesant...

Je sens son odeur, je sens son corps, sa chaleur ! Ses lèvres douces, effleurent mon visage, je sens ses doigts sur mon cou... Il passe délicatement sa main sur ma joue. Je ferme les yeux. Je me laisse emporter...

10h00. Je me réveille dans mon lit. Seule, nue, vide. Je me sens mal. Je ne suis pas bien. Qu'est ce qui s'est passé ? Lui...lui... c'est tout ce dont je me souviens. Il y a comme un grand vide au fond de moi ! Un malaise qui me bouffe de l'intérieur...

Je me lève douloureusement, et me dirige vers ma fenêtre. Il y a déjà du monde. Des filles, brunes, blondes, maigres, grosses, moches, sans visages... ! Le monde a donc continué de tourner. Des milliers de questions tournent en moi. Ma tête va exploser et mon cœur me brûle. Je regarde mon reflet dans la

vitre de la fenêtre et je ne vois rien. Seulement, une fille, simple, banale, comme celles qui traversent la rue juste en dessous... c'est pourtant bien moi. Je me sens juste différente, seule. Cette chose en lui qui me rend sans défense, c'était quoi ? L'amour ? Non, une fille comme moi n'aime pas. Je ne sais même pas son prénom, son adresse. Je ne sais rien de lui. Il avait peut-être raison, je suis comme toutes les filles, je l'ai bien suivi cette nuit !!! Je ne sais plus où j'en suis, je ne me reconnais plus. J'ai perdu cette confiance en moi ou peut-être cet égoïsme qui me rongait et dans lequel je me cachais pour survivre. Et je crois que je n'arriverai plus jamais à redevenir celle que j'étais. Comment pourrais-je vivre sans le savoir à mes côtés, il me semble maintenant, tellement indispensable... En vaut-il vraiment la peine ? La vie est-elle si différente à présent ? Un dilemme... Pourtant, la vie continue. Je ne sais peut-être pas son nom mais est-ce vraiment ce détail qui m'intéresse et me hante le plus ?

FIN

Auteurs

- Baton Laurine

- Dremast Sabine

Élèves de la seconde EGT du Lycée La lande du Breil Rennes

Jeu de l'amour

Mercredi 25 février

Cher Journal, je suis amoureuse ! Mais je connais pas son nom. C'est con ! Il est beau, grand, gentil, attentionné, intelligent et surtout trop beau.

Mais il a une copine Victorine ou Victoria un truc comme ça, une pouf quoi.

Jeudi 26 février

Je suis malheureuse, triste et dégoûtée.

Il m'aime.

Mais sa copine encore plus. Tout ce qu'il me reste à faire c'est le regarder, l'admirer et espérer sans y croire...

Vendredi 27 février

Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, ~~pas du tout~~...

Lundi 2 mars

Aujourd'hui c'était chaud ! Il m'a regardée, il m'a souri, ensuite il m'a parlé et pour terminer il m'a même embrassée, sur les joues.

P.S : les deux joues !

Un jour il m'a dit « Si j'avais pas de copine ce serait toi. » C'est trop un lover ce mec.

Mardi 3 mars

Je me suis égueulée avec mes copines, elles disent : « Ce gars, il est con ! Il dit qu'il t'aime mais sa copine aussi. C'est bête, on peut pas aimer deux filles à la fois. »

Mais elles sont trop nulles, elles comprennent rien à l'amour.

Mercredi 4 mars

Je veux mourir ! Les filles, elles avaient raison ; c'est un nul.

D'abord, il a pas une copine mais deux et en plus s'il m'aimait comme il le disait, il aurait dû être avec moi.

Jeudi 5 mars

Ça fait du bien de ne plus être amoureuse ! On pense à autre chose : son travail, sa famille, les vacances etc.

Vendredi 6 mars

Je suis re-amoureuse mais cette fois-ci c'est pas une bêtise, comme l'autre. Lui, il s'appelle Louis et je l'aime vraiment.

Le seul truc, c'est que je l'ai jamais vu en vrai, qu'en photo. Mais c'est pas grave, il est trop trop beau !

Auteurs

- De secillon Hélène
- Le bris Morgane
- Lecompte Alexandrine
- Troffigue Mélanie

Élèves de la seconde GT 2 du Lycée La touche

L'amour est au bout du chemin, mais quel chemin ?

Moi c'est Violette j'ai tout juste dix sept ans et aujourd'hui, j'ai pris une grande décision. Mais avant je vais vous raconter mon histoire, ou plutôt notre histoire.

...

Tout commença il y a quelque mois quand Yohann me confia ses intentions vis-à-vis de Mathieu. Je m'explique: il y a un an de cela, Mathieu, Yohann, Alexandra et moi avons décidé de former un groupe de rock avec Yohann à la batterie, Mathieu au chant, Alexandra à la guitare électrique et moi au synthé. C'était super, on faisait un tabac au lycée. Tout le monde était fan. Mathieu et moi nous nous connaissions depuis notre enfance, en fait on est voisins depuis nos cinq ans. Il m'a été d'un grand réconfort lors du décès de ma mère quand j'avais dix ans et quand mon père est parti. Donc vous pouvez vous douter que nous sommes devenus très proches. Au fil des années, comme j'ai été placée dans une mauvaise famille d'accueil, il est vite devenu ma seule famille. Un confident qui me considérait comme sa petite soeur, mais moi je le voyais autrement... Quant à Alexandra et Yohann ils ne se connaissent que depuis la création du groupe, mais ils sont aussi proches l'un de l'autre que Mathieu et moi.»

...

Tout allait dans le meilleur des mondes quand Yohann m'avoua qu'il avait écrit une chanson pour Mathieu afin de lui déclarer sa flamme. Cette révélation me bouleversa et je lui ai sorti direct sans vraiment me contrôler :

« Mais tu ne te rends pas compte! Mathieu n'est pas comme ça! Tu prends un gros risque, t'es fou, depuis quelques temps je ne te reconnais plus!

Ce à quoi il me répliqua :

- T'en parles comme si c'était une maladie. Et puis qu'est ce que tu en sais ?! T'es pas dans sa tête!

A ces mots je me rendis compte qu'il n'avait pas tort et que j'étais peut-être allée un peu trop loin dans mes paroles.»

...

Quelques jours plus tard, je reçus la visite d'Alexandra qui me confia à son tour que Mathieu était lui aussi amoureux de Yohann et qu'il ne savait pas comment interpréter cette chanson. Je lui avouai alors que la chanson était bel et bien une «déclaration» (décidément, je n'aime pas ce mot). Alexandra me parut enthousiasmée, elle était tout simplement heureuse pour eux. J'aurais dû l'être aussi...

Alexandra insista pour que je l'aide à convaincre Mathieu de faire le second pas. Je refusai net, ce qui suscita des interrogations de la part d'Alexandra. Je lui répondis qu'il fallait les laisser faire leur schmilblick.

Un soir de répète, alors que Mathieu venait de nous dire qu'il avait reçu un nouveau texte, et qu'il avait réfléchi à une mélodie toute la nuit, il se mit à jouer quelques accords à sa guitare. Il commença à chanter, cela donnait quelque chose comme ça:

« *Love, love, love, I love this boy...*
Ho...Ho... He is everything for me
I think I 'll love him for ever... »

Je reconnus immédiatement la chanson que Yohann avait écrite pour Mathieu, et je voyais Yohann qui était ému que Mathieu ait chanté son texte, ses mots, sa déclaration. Ensuite je vis Mathieu se diriger vers Yohann, lui demander de le suivre pour une discussion certainement, et cinq minutes plus tard je

revois encore cette scène, celle qui m'a brisé le coeur pour toujours, elle repasse et défile encore et encore dans ma tête.

...

Voilà, ça y est, ils sont ensemble, ils s'aiment, la vie est belle ! Mais, moi je ne suis pas heureuse car j'ai perdu le seul homme que j'aimais et que j'aurais pu aimer. Mais comment en vouloir à Mathieu, car il ignorait qu'en donnant son coeur à Yohann, il briserait le mien et qu'il me ferait prendre cette décision sûrement la pire de toutes mais la plus efficace ! Aujourd'hui j'ai décidé de mettre fin à mes jours car je ne peux plus supporter de voir Mathieu dans les bras de quelqu'un d'autre que les miens.

Auteurs

- Dumont Mélisande

- Gadon Hannah

Élèves de la seconde A du Lycée Suscinio

La maladie de maman

Aujourd'hui, on est le 26 juin, le jour de mon anniversaire. Après des tonnes d'examens, le verdict est tombé, Anita est malade. Anita c'est ma mère.

Je me dis alors « Qu'est-ce qu'elle a ? ».

Papa lui, il le sait et pour tout vous dire il ne doit pas réaliser encore ce qu'elle a.

Le grand jour pour maman est arrivé, elle est rentrée à l'hôpital. C'est papa qui l'a accompagnée, ma sœur et moi sommes restées à la maison parce que ce sont les grandes vacances. Nous sommes allées lui rendre visite le lendemain soir avec papa, elle était fatiguée et elle ne pouvait pas marcher, on lui avait mis je ne sais quoi sur les jambes.

- Ce sont des bas à varices, c'est pour éviter de faire une phlébite, m'a t' elle répondu

- Ah bon, lui ai je dit

J'ai pensé alors que c'était sûrement pas plus grave que la dernière fois lorsqu'elle avait été hospitalisée, elle avait eu ça aussi. C'était la même chose, ça se déroulait de la même façon et après l'opération, elle rentrerait à la maison.

Maman est bien rentrée à la maison après avoir passé 5 jours à l'hôpital mais elle avait l'air plus fatiguée que la dernière fois !

- Il y a un souci, dit-elle

- Ah bon pourquoi ?, répondis-je

- J'aurai un traitement qui va durer quelques mois, je resterai à la maison pendant un an sans travailler.

J'ai commencé à me poser des questions. C'était pas pareil que la dernière fois. Là, c'était plus grave, on dirait.

Le mois d'août arrive, beaucoup de personnes prennent de ses nouvelles, et lors d'une conversation téléphonique, elle prononce le mot « cancer ». Sur le moment, j'ai pas trop réalisé !

C'est comme la dernière fois, ta maladie c'est pas un cancer ?

Un court moment d'hésitation lui prit avant de me répondre:

Si, j'ai un cancer...

Je suis alors allée dans la cuisine, j'ai croisé mon père en lui disant:

Tu savais que maman avait un cancer ?

Oui, t'avais pas compris ?

Ben non, je lui ai fait en sanglotant. Il faut dire que les termes médicaux employés sont à ne rien comprendre : chimiothérapie, radiothérapie plus tout le charabia du bilan post-opératoire. Des mots qui ne sortent jamais de notre bouche quand tout va bien...

Je suis montée à l'étage. Là, je me suis installée devant l'ordinateur et j'ai pleuré, maman est venu me voir et m'a réconfortée en m'expliquant que le cancer est bien sûr une grave maladie mais qu'il faut toutefois savoir relativiser ; le cancer du sein pour lequel elle a été opérée est bien moins grave qu'un cancer du pancréas ou du poumon qui restent encore difficilement guérissables à l'heure actuelle.

Les jours passent encore et encore, le temps est pourri, il pleut pratiquement tous les jours, je trouve le temps de plus en plus long maintenant. Le traitement de chimiothérapie va bientôt commencer. Tout le monde est tendu à la maison. La chimiothérapie n'est pas un traitement banal d'après les « on dit ».

Même le personnel soignant l'affirme. Toutes les 3 semaines, pendant 6 mois, elle devra se rendre à l'hôpital pour faire des injections de ce fameux produit dont le but est d'anéantir les cellules cancéreuses dans tout le corps.

Ça y est, nous sommes le 25 août, c'est sa première injection. Partie le matin, maman est rentrée à la maison en fin d'après-midi, Elle est fatiguée et cela se voit. Ça va durer 6 mois, et au fil des mois à cause du produit, elle perdra ses cheveux.

Aujourd'hui, nous sommes fin septembre, elle en a marre. Elle ramasse des cheveux partout à coup d'aspirateur et décide alors de les couper. On rigole un peu, c'est vrai que sur le coup c'est rigolo. C'est papa qui lui coupe les cheveux, j'avoue que je trouve ça désastreux, c'est vraiment coupé à « l'arrache ». Entre temps, elle a acheté une perruque. Heureusement qu'elle va encore perdre ses cheveux parce que

papa n'est pas bon coiffeur, il y a des trous partout (rires). Mais ce n'est pas un problème pour maman. Personne ne remarquera, dit-elle, avec ma prothèse capillaire (encore un terme médical) pour ne pas dire perruque...

Les mois ont passé. Au début c'était difficile, il y avait tellement d'inconnues puis au final, elle a bien supporté le traitement. Elle a pu continuer à faire ce qu'elle faisait sans trop d'inconvénients. On est le 8 décembre, c'est fini, Le traitement de chimio est terminé. Mais le mot « fini » est un bien grand mot, elle va faire de la radiothérapie pendant 6 semaines maintenant tous les jours sauf le week-end.

Au début, tout se passe très bien, puis à force, sa peau est brûlée par les rayons.

- Mais, avec de la crème, tout s'arrangera me dit-elle,

- Les rayons c'est quand même plus facile à supporter, c'est nettement moins dur que la chimiothérapie.

Ce mercredi, le traitement est enfin complètement terminé. Elle a rencontré le docteur qui lui a fait savoir qu'elle était guérie mais qu'elle resterait sous surveillance pendant 10 ans au moins !

- Je suis guérie, nous annonce-t-elle avec un sourire resplendissant.

Maman est plutôt en forme et elle est soulagée tout comme nous.

Au final, c' était moins dur qu'on ne le pensait. Maman avait même « oublié » par moment qu'elle était malade. Elle a bien supporté le traitement et je vous avoue que les docteurs eux aussi ont été surpris de la voir si énergique pendant ces moments difficiles.

Maman, je t'aime...

Auteur

- Appriou Marjolaine

Élève de la seconde GT de l'IREO Lesneven

La Saint-Nicolas

Demain, c'est la Saint-Nicolas. La maison semble en effervescence tant mes frères et moi attendons l'évènement avec impatience. L'aiguille de la grosse horloge semble elle aussi transformée par l'atmosphère de la maison, elle traîne les pieds dans ses gros chaussons.

Seulement, aujourd'hui, je suis pressé. La grosse horloge, elle est devant moi. Épuisés d'avoir tant couru, mes frères et moi sommes plongés dans la contemplation de la promenade essoufflée de la grosse aiguille.

«- Ah bougre, s'écrivit mon frère, si seulement Maman-à-nous ne surveillait pas tant l'horloge.

- Oui, répondent tous les autres, et on pourrait manger, et ensuite mettre nos chaussures devant le poêle de notre grande maison.

- On pourrait aussi mettre la carotte pour l'âne de Saint-Nicolas, dis-je joyeusement.

- L'âne, l'âne, maugréa le plus grand, le plus important, ce sont les chocolats.

- Et c'est Saint-Nicolas qui les apporte, continuèrent mes autres frères.»

Papa-à-nous souriait en nous regardant, le journal posé sur ses genoux, la pipe entre les dents, ses yeux brillaient :

«- Ah cela me rappelle mon enfance. Dites donc à votre petit frère l'histoire de Saint-Nicolas et pourquoi il vous amène des chocolats. Il comprendra mieux ainsi, pourquoi son âne n'est pas si important.

- Ah non Papa-à-nous, il n'est pas assez grand pour mériter de connaître son histoire, dirent mes frères réticents.

- Alors ce sera peut-être la bêtise qui fera venir le Père Fouettard, continua Papa-à-nous.»

Tous ces personnages qui arrivaient, et ces histoires de bêtises qui faisaient venir un sale bonhomme. Décidément, moi qui, il y a quelques minutes encore ne connaissais que l'âne à nourrir, je n'y comprenais plus rien.

Mes frères ne m'aidèrent pas du tout dans ma compréhension. En effet, ils se jetèrent sur moi comme si je n'étais qu'une petite souris pour m'expliquer et me décrire la vie du saint de long en large, chacun racontant son petit bout, tous en même temps.

Aussitôt, le flot de leurs paroles afflua auprès de mes oreilles, pénétrant de force afin de s'incruster dans mon esprit.

«- Saint-Nicolas était évêque de Turquie, il y a très longtemps.

- Un saint est une personne très importante !

- Il a ressuscité trois enfants qui avaient été tués et salés pour faire des jambons.

- Il est toujours accompagné du Père Fouettard qui punit les enfants pas sages.

- Tel un grand voyageur, il vagabonde avec un âne.

- Il donne des bonbons et du chocolat aux enfants sages, le Père Fouettard offre, lui, des coups de bâtons.»

Mes frères, avides de raconter, ne s'arrêtèrent qu'au moment où ma mère vint me chercher pour me coucher. En grim pant l'escalier, j'entendis nettement, crié de la bouche d'un de mes frères :

«- Il est tellement feignant que seul le Père Fouettard viendra le chercher.»

Déçu, je détournai la tête, les larmes me montant aux yeux. Puis honteux de me montrer si faible devant Maman-à-nous, je refoulai les pleurs qui me faisaient hoqueter violemment.

De nouveau calme, et enfin prêt pour dormir, je demandai à Maman-à-nous :

«- Est-ce que je pourrai donner la carotte à l'âne, y a pas besoin de le mettre devant le poêle, et puis, comme ça, je pourrais le toucher ?»

Maman-à-nous s'agenouilla, son visage près du mien, elle prit ma joue dans sa main :

«- Écoute, être le benjamin d'une fratrie de sept enfants, je sais que c'est difficile, ils se moquent de toi mais gentiment. Ainsi, pour l'âne et pour le Père Fouettard, mais sache que pour moi, tu es celui qui mérite le plus les cadeaux de Saint-Nicolas car tu ne penses pas à toi. Tu veux le bien de l'âne et non celui de ton estomac. Ne t'inquiète pas, je suis certaine que tu l'auras ton chocolat.»

Elle se releva, rangea mes habits de la journée que j'avais quittés pour mon pyjama.

«- Allez, va mettre tes chaussures près du poêle, et tu pourras y mettre une carotte, il y en a dans le réfrigérateur, l'âne va venir tard, tu ne pourras pas la lui donner.»

Aussitôt, je courus à fond les « manettes ». Comme un coureur de formule un, je descendis l'escalier, entamai le virage conduisant à la cuisine. Tel un fervent religieux, j'ouvris le réfrigérateur et attrapai une carotte. Je me sens comme à l'église où je suis enfant de chœur, tenant l'hostie, le corps du Christ. Cette carotte, c'est un trésor.

Attrapant mes chaussures au passage, je dévalai de nouveau le couloir, direction le salon. Religieusement, je posai mes souliers, la carotte glissée et mise en valeur à l'intérieur. Mon frère, le choriste qui ne chante pas, me regardait surpris :

«- Tu ne pleures pas, toi ?

- Non, je dépose le corps du Christ.»

Et je repartis me coucher devant la face abasourdie de mon cadet.

Cette fois, Maman-à-nous me borda et m'embrassa sur le front. Puis, elle éteignit la lumière et ferma la porte. Après ces émotions, je m'endormis.

Le lendemain, je n'eus aucun mal à me réveiller, je sortis de mon lit dans un saut et gambadai joyeusement vers le salon.

Tout heureux, et enfin soulagé, je découvris dans mes souliers, le corps du saint entièrement de chocolat. Je me jetai vers mes chaussures.

Mais Papa-à-nous rôdait dans les parages, il m'envoya aussitôt dans la cuisine où m'attendaient tous mes frères. Après avoir pris le petit-déjeuner, mes parents nous lâchèrent enfin. Mes frères se jetèrent hors de leur chaise, ils étaient déjà dans le salon que je quittais à peine la pièce.

Enfin, j'accourus et découvris l'horreur. Mon chocolat n'existait plus. Toute ma fratrie avait sa friandise entière en main alors qu'elle mâchonnait quelque chose... Je n'étais pas bête, je compris de suite! Je ne dis rien et ne me plaignis pas.

La carotte avait, elle aussi, disparu, mais dans la nuit. L'âne l'avait mangée, heureux et silencieux, je m'en satisfaisais.

Je m'en allai ensuite jouer dans la campagne. Après tout, je ne pensais pas à mon estomac, et puis, Maman-à-nous ne m'avait-elle pas dit que j'étais celui qui méritait le plus le chocolat ?

Et, dans ma tête, j'en dévorai un, des centaines de fois plus gros que ceux de mes frères !

Auteur

- Carton Baptiste

Élève de la seconde générale du Lycée Kerlebost

L'amour d'une mère

-Tu vas voir, on va être bien tous les deux !

C'est la première chose qu'a dit mon père quand je suis arrivé dans sa maison. Il a obtenu ma garde après le divorce puisque ma mère n'a pas assez de place dans son nouvel appartement.

Au début j'étais content que ce soit mon père qui me garde parce que je m'entendais vraiment bien avec lui. Mais au fil du temps, mes sentiments ont changé. Suite au divorce, il est devenu de plus en plus violent avec moi. Il a même interdit à ma mère de me voir. Ça va faire trois mois que ça dure. Dès que je rentre le soir, après les cours, il me bat. De toutes ses forces. Bien sûr, personne n'est au courant. Quand je me change avec mes copains pour le sport, je vais toujours dans les cabines de douche pour que personne ne voit les marques de coups que mon père me fait. J'ai peur de la réaction des autres. Tous les soirs avant de rentrer à la maison, je fais toujours un détour qui passe devant le travail de ma mère. Mais je ne reste jamais bien longtemps de peur que mon père passe par là et me surprenne. Chaque week-end, ma mère vient devant le portail de la maison en espérant qu'un jour je sorte sans lui, mais à chaque fois il est là. Il l'empêche de m'approcher. Et puis un jour, mon père est resté plus longtemps au travail. Pour qui ? Pourquoi ? Je ne sais pas ! Ma mère est passée ce jour là. Elle m'a vu dehors. Elle a tout de suite compris que mon père n'était pas là. Elle a ouvert le portail et s'est approchée de moi. Sur le coup je suis resté immobile. Je n'avais aucune expression dans le regard, un regard vide. Elle a couru vers la maison, est rentrée dans ma chambre et a mis mes affaires dans une valise. Elle m'a pris la main et m'a emmené dans sa voiture. On est rentré chez elle.

Au début j'étais hyper violent. Elle ne pouvait pas me prendre dans ses bras ni m'embrasser parce qu'à chaque fois je la repoussais avec violence. Elle était triste. Je l'entendais souvent pleurer dans sa chambre. Alors elle a décidé de m'emmener dans une maison de redressement où je suis resté 6 mois.

Ma mère avait porté plainte contre mon père pour séquestration et coups et blessures sur mineur. Le juge lui a accordé ma garde et mon père est parti en prison. Je n'ai jamais revu mon père. Je suis resté auprès de ma mère jusqu'à mes 20 ans. La maison de redressement m'a apporté un bien psychologique, et me permet de vivre autrement. Depuis, je vis dans mon appartement, avec Tchoupi mon chien qui me tient compagnie. Comme j'ai mon permis, je peux aller voir ma mère, et surtout exercer mon métier de facteur. Je ne pourrai jamais oublier ma jeunesse qui a été pour moi, très difficile. A présent, je me sens en sécurité face à mon père, et j'espère qu'il aura regretté ses gestes tellement violents.

Auteurs

- Le Guevel Louise

- Houdus Marine

- Dreano Adeline

- Justum Typhaine

Élèves de la seconde GT2 du Lycée La touche

Le congrès

Je me présente, lieutenant Twix, 48 ans, militaire de la deuxième division de tireur d'élite maintenant à la retraite depuis 2 ans. Je suis retourné dans ma ville natale, loin du bruit et de la pollution. Je suis resté passionné par les armes, je possède une collection impressionnante d'armes anciennes datant de la révolution Française. J'étais dans mon salon en train de regarder la télévision, quand je reçus un coup de téléphone d'un ancien collègue, Garrisson Harry, pour me proposer une mission qui consiste à mettre mes talents de tireur d'élite au service d'une agence privée. Après avoir raccroché, je commençai à réfléchir, car cela faisait longtemps que je ne m'étais pas servi d'armes. A ce moment là, je décidai de me rendre dans un stand de tir pour m'entraîner. Après un mois d'entraînement intensif, Mr Garrisson, me recontacta pour que je lui donne ma réponse. Il était évidemment soulagé d'apprendre que j'acceptais cette mission. Alors, il m'expliqua en quoi consistait ma mission. Je devais protéger une personnalité importante, Pierre Cailloux, lors d'un congrès sur les nouvelles technologies militaires, très important pour sa carrière. Celui-ci avait auparavant eu des problèmes, lors d'un autre événement : le dossier sur lequel il travaillait lui avait été volé sans qu'il le sache, il se retrouva le dos au mur, des calomnies avaient circulé à son sujet, sa famille en avait même subi les conséquences. Pour éviter que cela se reproduise, il a fait appel à nos services.

Le lendemain, j'annonçai à ma femme que je partais pour une mission pendant quelques jours, sans lui en dire plus. Sa réaction me surprit, elle était plutôt contente que je reprenne du service. Je commençai à faire mes valises, Harry me rappela pour me dire que le départ était prévu dans deux jours pour Washington. Mes bagages étaient enfin terminés, j'avais mis mon uniforme de tireur d'élite qui n'avait pas servi depuis le jour où je suis parti en retraite. Il ne me restait plus qu'à acheter mon billet d'avion, louer une voiture pour mes déplacements, tous ces frais étaient à la charge de mon employeur. La dernière journée avant mon départ, je profitai de ma famille, ne sachant pas trop quand je reviendrais. Alors, pour leur faire plaisir, je les emmenai faire un pique nique au bord de la mer, puis nous fîmes une petite balade au bord de la plage, ce fut une journée très calme, très agréable. Il était maintenant 18h30, il commençait à faire nuit et je pensais que dans 5 heures je partais pour Washington. Tout était prêt pour mon départ. Toute ma famille m'emmena à l'aéroport et ce fut l'heure du départ !

Une fois dans l'avion, je pensais à ce travail que j'allais accomplir pour Pierre Cailloux. J'espérais que tout allait bien se passer et qu'il n'y aurait aucun écart puisque c'était très important pour lui.

Arrivé à Washington, je m'installai dans la chambre qui m'était réservée. Le réceptionniste m'avait remis une enveloppe contenant un numéro de téléphone qui me permettait de me mettre en contact avec Pierre Cailloux, ce que je fis. Nous décidâmes de nous rencontrer dans 30 minutes dans sa suite, à l'hôtel « THE SEASON. » Je pris ma voiture et me rendis à l'hôtel, mon hôte m'accueillit en me proposant de le suivre sans sa chambre où des boissons rafraîchissantes nous attendaient.

Après avoir fait plus ample connaissance, nous discutâmes de notre affaire. Il m'expliqua comment allait se dérouler le congrès et ce qu'il attendait de moi. De mon côté, je lui donnai quelques détails sur ma façon de procéder.

Après nous être mis d'accord, je pris congé, me rendis là où devait se tenir le congrès pour repérer les lieux et prendre mes marques. Une fois cela fait, je rentrai à mon hôtel me restaurer et peaufiner ma stratégie. Je préparai tout le matériel nécessaire pour ma mission, c'était l'heure d'aller dormir.

Le lendemain après-midi, Harry m'appela pour me demander si tout était enfin prêt, mais aussi pour savoir si Pierre Cailloux avait approuvé mes décisions.

Puis il me demanda de lui communiquer ma position, je lui répondis que c'était confidentiel, moins il y avait de personnes au courant, plus la mission aurait de chances de réussite. Harry insista pour le savoir

car il avait appris par une source extérieure qu'une personne en voulait à la vie de Mr Cailloux, mais qu'il n'avait aucune idée de son identité. Je commençai à prendre conscience que cette mission serait plus délicate que prévu, des décisions supplémentaires devraient être prises, le lendemain, jour du congrès, lors de la réunion prévue pour la mise en place de tous les agents.

A 6h00 mon réveil sonna, on était un vendredi, dehors il faisait encore nuit, de légers flocons tombaient sur Washington. Le jour J était arrivé. Je me préparai et partis pour me rendre à la réunion générale prévue à 8h30 dans la salle n0208. Tous les agents étaient là, Harry et Pierre Cailloux également. Au bout d'une heure de discussion et de mise au point, chacun savait où il devait se positionner.

Nous avons convenu qu'un agent habillé en civil surveillerait les entrées. Ma montre indiquait 9h30, il nous restait 30 minutes avant que le congrès commence, nous nous séparâmes pour rejoindre nos postes. Tout était enfin prêt, 5 minutes encore, la salle se remplissait de journalistes, de politiciens, de militaires, de diverses personnalités étrangères et de hauts fonctionnaires.

Pierre Cailloux fit enfin son entrée parmi des hommes et des femmes chercheurs comme lui. Tout le monde prit place et la conférence commença. Chacun exposa ses recherches, rien d'anormal ne se passa. Puis, se fut au tour de Pierre Cailloux de prendre la parole. Il commença à expliquer en quoi sa découverte était révolutionnaire, un nouveau prototype de moteur pour hélicoptère, équipé d'une puce qui permettait à celui-ci d'être silencieux et indétectable par les radars, idéal pour les missions secrètes. Un tonnerre d'applaudissements envahit la salle.

Au même moment, Pierre cailloux s'écroula, une balle l'avait atteint à l'épaule. Immédiatement, la panique, l'affolement se firent ressentir dans la salle, moi seul étais resté serein, ma réaction fut instantanée, je pointai mon fusil à lunette, visai l'homme qui avait tiré, le touchai au bras. L'homme s'écroula, les agents présents dans la salle le maîtrisèrent au sol. Pierre Cailloux fut transporté à l'hôpital ainsi que son agresseur, sous bonne escorte.

Le lendemain, l'agence privée découvrit l'identité de cette personne, il s'appelait Alfred Magouille, plus connu sous le pseudo de SNIPER.

Quelques jours plus tard, il fut interrogé par les services secrets, ceux-ci apprirent qu'il avait été engagé par des terroristes pour éliminer Pierre Cailloux afin que son projet n'aboutisse pas car cela aurait pu nuire à leur pays. C'était également lui qui avait volé le dossier de Pierre Cailloux quelques années plus tôt.

Celui-ci se remettait bien de sa blessure, son projet fut accepté.

Quant à moi, lieutenant Twix, on me félicita pour le travail accompli, Harry me proposa par la suite de reprendre du service dans son agence privée. Mais avant cela, je retournai auprès de ma famille passer quelques jours.

Auteurs

- Gradel Anne-Charlotte
- Milton Caroline
- Tardif Corentin

Élèves de la seconde EGT du Lycée La lande du Breil Rennes

Le feu de grand-mère

Dans ma famille il y a une tradition que je déteste par dessus tout.

Tous les mois on se retrouve dans la grande et vieille maison de ma grand mère. Je n'aime pas y aller car je suis le seul enfant et les adultes quand ils discutent, on dirait qu'ils sont envoutés : je pourrais faire n'importe quoi, jamais ils ne me remarquent. Alors à chaque fois je m'installe devant la grande cheminée et j'observe le feu.

Il me fascine.

On dirait tantôt de grandes langues tantôt des âmes damnées essayant de s'enfuir. Mais aujourd'hui elles sont différentes, je n'arrive pas à savoir en quoi mais elles ont l'air mortes et de petits bruits aigus sortent des bûches en faisant des bruits.

Mon cœur fait des bons. Mais pourquoi ces bûches crient-t-elles ? Souffrent-elles ? J'ai de plus en plus peur. Maintenant voilà qu'une petite explosion retentit et qu'une grande flamme verte est soufflée vers moi. J'eus un grand mouvement de recul et percutai la table derrière moi. Je courus voir ma mère qui était en grande discussion avec un de mes oncles et la tirai par la manche en criant.

Au bout de 5 minutes, la seule réponse que j'obtins fut « laisse les adultes discuter ». Désarmé et affolé j'allai me réfugier tout au fond de la salle, le plus loin possible du feu. Alors que j'essayais en vain de comprendre pourquoi cette flamme m'avait attaqué, je vis un énorme manteau de fumée se former au plafond et se rapprocher lentement de moi.

Pris de panique je courus voir ma grand mère pour tenter de lui montrer se qu'il se passait mais en vain car elle était elle aussi plongée dans une sorte de transe quand elle parlait : elle ne me répondit même pas. Sachant que la situation était grave je décidai de tout faire pour qu'ils me remarquent enfin. Je pris une bouteille de vin qui trônait fièrement sur la table et l'explosais au sol. Il y eu un grand silence et tous les yeux se braquèrent sur moi. Je devins tout rouge. La seule chose que je parvins à dire c'est "regardez!" et je montrai le plafond du doigt. Ma mère, sans même prendre le temps de regarder me prit par le bras, me mit dehors et claqua la porte.

Des centaines de questions rôdaient dans ma tête : pourquoi avait-elle aussi mal réagi, que veulent-ils me cacher en me mettant dehors... Je me dirigeais vers la fenêtre pour essayer de voir ce qui se passait et je parvins à entendre ma grand-mère dire qu'elle devait appeler un ramoneur.

Mais qui pouvait bien être cette homme ? Qu'allait il faire ? Est-ce que des esprits maléfiques se sont introduits chez ma grand mère ? Je n'eus pas le temps de me questionner plus ma mère ouvrit la porte et me dit de rentrer et de dire au revoir. Je rentraï donc ne lâchant pas des yeux le feu éteint mais fumant encore légèrement. Tout le monde me regardait, l'air en colère. Je me sentis extrêmement seul. Je fis le tour en terminant par ma grand-mère qui me prit dans ses bras. Je ne pus me retenir et je fondis en larmes. Au bout de quelques instants elle se recula et me dit « ce n'est pas grave mon petit mais ne le refais plus ». Elle n'avait peut être pas compris l'origine de mes pleurs mais son attention me redonna un peu de courage.

Le mois d'après je revins. J' avais attendu avec appréhension ce jour me demandant sans cesse si ce phénomène allait se reproduire. Arrivé là- bas je me dirigeais vers le feu mais sans trop m' en approcher. Il avait l'air d'être redevenu normal. Toute la soirée je l'observais à distance mais rien ne se passa. Peut-être que cette homme au nom bizarre avait fait partir ce qui rendait cette cheminée si dangereuse. Quoi que ce soit je sais maintenant que plus jamais je ne regarderai une cheminée du même œil.

Auteur

- Guillerot Martin

Élève de la seconde GT de l'IREO Lesneven

Les femmes

Aujourd'hui, mes frères et moi avons décidé de ne pas énerver notre maman, de l'écouter et de lui faire faire le moins de boulot possible. Et ouais, aujourd'hui c'est la journée de la femme ! C'est notre mamie qui nous a dit que cette journée existait. D'après elle, les femmes luttent plus qu'un homme ne le pourrait. Alors c'est pour ça qu'elles ont leur journée. Mes frangins et moi, on s'est dit que plus tard, nous allons faire de grandes choses, ou nous faire saints pour être aussi dans le calendrier.

J'arrive à table pour déjeuner, et je remarque que je suis le dernier levé. Certains de mes frères sont déjà rendus aux carreaux et les astiquent avec du « Mr Propre », le produit où dessus il y a un monsieur super musclé et auquel je ressemblerai plus tard. Je remarque aussi qu'il est dix heures, pour une fois je n'ai pas été réveillé avant, par les cris quotidiens de maman. Je fais la bise à chaque personne encore assise à table, le nez dans leurs Corn Flakes. Je m'assis à mon tour, et entame mon remplissage d'estomac vide.

Plus tard, maman entre dans la cuisine, étonnamment calme. C'est alors qu'elle commence à faire la vaisselle. Mon sang ne fit qu'un tour, je décollai mes fesses de ma chaise et accourus jusqu'à l'évier. « -Non ! Laisse maman ! Je vais m'occuper de la vaisselle aujourd'hui. Tu peux faire autre chose du coup pendant ce temps là ! lui dis-je.

-Oh c'est mignon. Merci mon petit loup. »

Et je gagnai un grand sourire et un bisou en prime ! La chance !

Oui mais voilà ! Maintenant, il faut la faire la vaisselle ! Rien qu'à voir le tas, je suis déjà dégoûté. C'est sûr, neuf personnes à la maison, ce n'est pas rien. Ma tâche m'occupa toute la matinée, et pendant ce temps là, j'ai pu me mettre à la place de maman et en tirer des conclusions. Mamie dit que ça s'appelle faire preuve de maturité. Notre maman a beaucoup de boulot à faire à cause de notre grand nombre. Il faut donc l'aider, l'écouter lorsqu'elle donne un ordre, et comprendre lorsqu'elle pète un câble. Dans ce cas là, au lieu de jouer les petits rebelles, et de répondre, il faudrait plutôt essayer de la consoler. Et ouais ! en deux heures de vaisselle intensive, j'ai fait marcher mes neurones. Deux heures sonnent, le coucou sort de sa maison en faisant « coucou-coucou » pour nous prévenir qu'il est temps de manger au cas où l'on n'aurait pas entendu la sonnerie. Il nous fait suer plutôt qu'autre chose. Maman est détendue comme elle ne l'a encore jamais été et nous parle d'une sortie plage ; hier encore, nous n'aurions pas pensé pouvoir profiter un jour des joies de la mer.

« Comme quoi, les femmes se caressent dans le sens du poil !! »

Auteurs

- Guillas Amaury
- Clouet Gabriel
- Monneraye Pierre
- Boceno Sylvain

Élèves de la seconde GT2 du Lycée La touche

Mauvaise nouvelle

L'avion part, emmenant mon père loin de moi. Je le vois s'éloigner, ce n'est pas la première fois, mais est-ce la dernière ? Je m'y étais préparée mais l'émotion me gagne. Je repense à ce jour où il me l'a annoncé...

Quand j'ai croisé son regard, j'ai tout de suite compris, il en disait long... A chaque fois c'était pareil. Ces yeux vides noyés dans le désespoir, peur de ne pas revenir, de laisser sa famille seule. Papa partait en mission, il n'avait pas le choix. J'aurais voulu arrêter le temps, ne pas à avoir cette discussion. Il m'emmena dans son bureau, nous nous asseyons l'air de rien. Un cadeau était posé sur le coin de la table, je ne m'étais malheureusement donc pas trompée. Il commença :

« Marine ma puce, je dois partir. On m'appelle pour porter main forte... »

Je ne l'écoute déjà plus, j'encaisse le coup, je tente de ne pas m'imaginer où il va, les risques qu'il court... Il a continué de parler, je me remets à l'écouter

« Je ne peux pas te dire où, tu prendras soin de ta sœur et tu aideras ta mère. »

Je ne sais pas quoi lui dire, pas quoi lui répondre. On pourrait croire que c'est facile de s'y habituer, à ce pincement au cœur, ce vide dans la poitrine, mais non. On ne s'y habitue pas, on l'accepte. Il me serra fort dans ses bras. Il déposa un baiser sur mon front. Et s'en alla.

C'était il y a deux mois. L'avion n'est plus qu'un petit point vert dans cette horizon bleu tacheté de blanc. Je vois autour de moi, comme dans un miroir les yeux hagards, les larmes du départ. Je regarde en moi-même et ne ressens rien, une coquille vide. Voilà ce que je suis devenue.

La vie reprend son cours. Le lycée : les amis, les profs, les notes... Je m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Je m'échappe de l'ambiance pesante de la maison grâce à cela. Je fais semblant d'y croire, à ma bouée. Je ris des blagues des autres, m'intéresse aux soucis du quotidien, reste attentive en cours. Du vent, je me mens à moi-même et mens aux autres.

Et puis, un samedi matin, alors que je vais chercher le courrier et que ma mère était au travail, je vis une voiture approcher. Une voiture que je voulais voir depuis si longtemps. Mon cœur bondit dans ma poitrine ; une joie intense s'empara de moi. Je courus à perdre haleine vers elle. Un immense sourire éclairait mon visage. J'étais si heureuse !

La voiture s'arrête, un homme que je ne connais pas en descend. Je stoppe immédiatement ma course. Il me scrute et ne dit rien.

- Où est ta mère ? finit-il par demander.

- Elle est au travail, elle rentrera pour midi ...

Je l'invite à entrer dans la maison pour l'attendre. Je lui propose quelque chose à boire. Je partis dans la cuisine préparer le café en pensant à l'attitude étrange du visiteur. Je remarquai qu'il observait les photos de famille au-dessus de la cheminée, les yeux brillants. Ses épaules s'affaissaient comme s'il portait une lourde responsabilité. J'apporte le café dans le salon tout en me demandant quel lien unissait cet homme à mon père.

« Quand est-ce que mon père revient ? Je l'attends avec impatience. »

Pour seule et unique réponse, il me tapota l'épaule. Ma gorge se noua et mon cœur battait de plus en plus vite, je commençais à m'inquiéter. L'atmosphère était lourde et tendue, j'avais hâte que ma mère rentre.

Peu après la porte s'ouvrit, ma mère était arrivée. Son expression changea immédiatement lorsqu'elle aperçut le militaire. Il lui fit un signe de tête en ma direction. Elle me demanda d'aller dans ma chambre. J'obéis, très anxieuse.

De ma chambre, j'entendis un bruit de moteur qui s'éloigne. Je redescends au salon, il ne reste plus que ma mère. Elle me regarde, abasourdie. Nous sommes face à face et ne savons pas quoi nous dire. Tout à coup elle éclate en sanglots. Je la prends dans mes bras. Quelque chose se brise en moi. Nous pleurons toutes les deux. Mon père est mort au Soudan. Juste un simple attentat.

Auteurs

- Jacques Sylvia

- Pellen Marion

- Flachenberg Louisiane

Élèves de la seconde GT1 du Lycée La touche

Pas une soeur

On était quelques copains à s'inventer des histoires, et à passer tout notre temps à construire des cabanes dans le bois à aller à la pêche et à parcourir les champs pour trouver une bêtise à faire.

Le bonheur, quoi

... à un gros détail près ; un détail de 2 ans plus jeune que moi, douée pour l'envahissement des bons moments avec mes copains : ma sœur.

Toutes ses paroles ne se résumaient qu'à trois phrases :

phrase une : « tu fais quoi, là ? »

phrase deux : « j'peux venir avec toi ? »

et l'incontournable phrase trois : « m'en fous ! j'vais l'dire à maman ! »

Donc, ce jour-là, après avoir entendu une flopée de « phrase deux », contraint et forcé, je me dirigeais vers le bois pour y retrouver mes copains, avec derrière moi une petite peste sautillante, toute fière d'avoir fait céder son grand frère.

Une fois dans le bois, ma petite sœur, ravie d'être avec les grands, était au maximum de sa joie. Et pour le coup, elle commençait à nous énerver.

Alors avec mes copains nous nous sommes réunis et avons déclaré la guerre.

Pour lui donner une leçon de morale on l'a attrapée tant bien que mal car elle se débattait et elle hurlait dans le petit bois telle un petit porcelet que l'on sépare de sa mère, et on l'a attachée au pied d'un arbre avec de grosses cordes.

Et pour que cette leçon lui soit vraiment profitable, on a ajouté à cela un petit plus.

Ma grand mère ma toujours dit que les orties était un très bon remède pour la circulation du sang. Alors avec des sac plastiques en guise de gants, nous sommes allés cueillir quelques belles orties fraîches et bien piquantes et nous avons chatouillé ma sœur avec.

On a bien rigolé et autant dire que cette journée là elle ne nous a plus embêtés.

Et puis il y a un moment où j'ai moins rigolé.

Ce moment là, c'est lorsque, une fois que nous sommes rentrés à la maison, ma mère a vu ma petite sœur dont les bras rougis avaient attiré son attention et lui a demandé : « Mais qu'est ce qui t'es arrivé ? » puis ma sœur c'est mise a pleurer et a juste dit : « les orties houinnn !! »

... autant dire que ma mère a compris tout de suite.

et que j'ai pris une sacrée dérouillée... mais pas comme vous pouvez le penser : elle m'a regardé, ses yeux sont passés du flamboyant de la colère, puis du sombre d'un moment de mépris, et au brumeux de la tristesse. Elle a haussé les épaules. C'était pire que tout.

Après une semaine de punition je suis retourné dans le petit bois mais ma sœur ne m'a pas suivi...

Y aurait-il eu une « phrase quatre », je ne le saurai jamais je crois, jamais plus.

Auteur

- Helibert Kevin

Élève de la seconde GT de l'IREO Lesneven

Quarante ans de guerre

14 novembre 1965. Je suis dans l'hélicoptère qui nous déposera dans quelques minutes sur le champ de bataille dans la vallée de l'Ia Drang. Avant de me déposer le doc me donne ma médication, je descends de l'engin puis me dirige vers le lit de la rivière où est rassemblée ma section. Les balles jaillissent de partout, l'assaut est donné, j'avance vers l'ennemi mais impossible de faire un pas sans risquer de me faire toucher, je me protège donc derrière un arbre déraciné par l'artillerie ennemie. Là, je retrouve les camarades de ma compagnie, ce sera notre position pendant un certain temps. La nuit tombe, les tirs sont arrêtés mais on distingue des silhouettes à terre, ce sont nos soldats démembrés, carbonisés, c'est horrible. Le toubib revient me donner mes médicaments, le lieutenant nous ordonne de former des groupes de deux pour aller secourir le reste des survivants. L'homme qui est avec moi est un vieil ami d'enfance, nous nous éloignons de notre position. Tout à coup, les tirs recommencent, nous nous replions vers la rivière pour nous protéger ; nous nous réfugions dans une grotte située à l'extrémité de la colline.

Cela fait maintenant vingt-quatre heures que nous sommes bloqués sous terre, la faim commence à nous ronger, faute de nourriture suffisante fournie avant l'assaut. Le seul moyen d'oublier notre faim c'est de nous rappeler nos vieux souvenirs d'enfance, comme la fois où j' avais mis de l'encre dans le thé de ma grand-mère ou encore notre victoire au base-ball contre l'équipe de la plus grande université du Michigan. Cela apporte un rire parmi les cris et les pleurs. Nous dormons à tour de rôle au cas où l'ennemi nous découvre, j'entame ma dernière ration de nourriture, nous sommes obligés de quitter notre abri et de regagner notre section si nous ne voulons pas mourir ici, même si dehors la bataille continue. Nous nous levons, affaiblis, puis marchons vers la sortie, nous voyons le jour apparaître, mon ami sort en éclaireur, il avance de deux pas quand je le vois tout à coup s'effondrer devant moi, je me précipite vers lui, je le ramène à l'intérieur, je l'adosse à la paroi de la grotte. En le traînant, je remarque une trace rouge sur le sol, mais il respire encore. Je réussis à stopper l'hémorragie, mais il ne peut plus se déplacer. Au bout de deux heures, je décide de sortir à mon tour pour aller chercher de l'aide. Le vent a tourné en notre faveur, l'ennemi a reculé, mon camp n'est plus qu'à une trentaine de mètres, je cours en direction de mon drapeau, j'entends un coup de feu, je me couche à terre et continue en rampant. Parvenu au camp, je cherche de l'aide pour secourir mon camarade pris au piège. Je repars avec six hommes, un médecin et cinq soldats. Nous arrivons à la grotte, le corps inerte de mon ami gisant à nos pieds nous donne mal au coeur, je me baisse vers lui pour lui dire « Au revoir ». Il faut partir vite avant le retour des viêt-côngs. Nous faisons demi-tour vers nos lignes quand un groupe d'ennemis se met à tirer sur nous, je tente de me sauver lorsque je sens une douleur dans le dos, on m' a touché, je tombe à terre et perds connaissance.

Lorsqu'on me réveille je suis toujours dans l'Hélicoptère, le doc me donne ma médication, me dit que la guerre est finie, il me donne un journal, on peut lire 13 juin 2005. Il ment, comme tout le monde ici, cela m' amuse tellement que je provoque un rire parmi les cris et les pleurs, on se croirait à l' asile.

Auteurs

- Emeillat Romain

- Gourvil Loïc

Élèves de la seconde B du Lycée Suscinio

Suicide en musique

1er janvier 2009 : « J'ai décidé de mettre fin a cette vie, aussi fade que cette musique qui ne s'arrête que si on l'éteint ».

10 novembre 2008 : Ça y est, je sors avec lui, ça fait depuis si longtemps que j'attendais sa réponse et il me l'a donnée aujourd'hui. C'est oui.

17 novembre 2008 : Déjà une semaine ensemble je ne peux plus me passer de lui, il est trop beau, trop gentil, il ma offert l'album que je voulais pour me faire plaisir et me montrer qu'il m'aimait. J'ai déjà ma chanson préférée, je l'écoute tous les jours pour penser à lui. « I have got an F, a C and a K too, and the only things are missing it' s a beatch like U.

24 novembre 2008 : Aujourd'hui mon chéri ma emmenée au cinéma ! C'était sympa on est allés voir un film d'amour qu'on n'a pas regardé d'ailleurs... on était plus concentré sur autre chose. Après, direction la ville, où on s'est fait du shopping il m'a acheté une bague et m'a dit : « c'est le temps que je t'achète ta bague de fiançailles » J'étais trop heureuse, j'avais envie de sauter de joie je l'ai embrassé goulument.

31 novembre 2008 : Ce soir je sors en boîte avec mes copines, je sens que je vais m'amuser. J'ai hâte. Le problème c'est que mon chéri lui n'a pas le droit de sortir. Je lui aurais bien proposé, mais quand il m'a dit qu'il était puni je n'ai pas osé lui en parler. Ça y est, je suis prête, mes copines viennent d'arriver. J'y vais.

7 décembre 2008 : Je suis dégoûtée ! Ma soirée hier s'est mal terminée j'ai cru que j'allais me suicider. Je ne savais pas quoi faire, j'étais tétanisée. Au début c'était bien, je dansais, je m'amusais mais je l'ai vu. Il était entrain de danser avec une autre que moi. Je suis allée vers lui, l'ai giflé et je suis partie en courant. Je ne sais toujours pas ce qui m'a fait le plus mal, qu'il me mente, qu'il refuse de sortir avec moi ou qu'il soit dans les bras d'une autre. Je suis déprimée !!!

14 décembre 2008 : je viens de lui parler sur MSN. Il était très gêné parce que je ne voulais pas lui répondre puis j'ai cédé. Il m'a expliqué que c'était un malentendu, qu'il m'aimait, que la fille en question n'était que sa cousine (j'ai eu du mal a le croire puis j'ai parlé a sa cousine sur MSN) alors je lui ai demandé des explications !!! Pourquoi m'avait-il menti pour sortir. Il m'a dit « je n'ai pas voulu te déranger, tu étais avec tes copines et ma cousine ne te connaissait pas encore ». Je lui ai pardonné et nous sommes de retour ensemble même s'il me faudra pas mal de temps pour lui faire de nouveau confiance.

21 décembre 2008 : Aujourd'hui, j'apprends qu'il me trompe depuis deux mois avec ma meilleure amie, j'ai pleuré toute la nuit. J'ai envie de la tuer, de me finir par la même occasion et détruire ce maudit CD qu'il m'a offert.

1er janvier 2009 : « J'ai décidé de mettre fin a cette vie, aussi fade que cette musique qui ne s'arrête que

si on l'éteint ». Je vais sauter par la fenêtre du 10ème étage, je vais laisser une lettre à ma mère pour qu'elle comprenne pourquoi j'ai décidé d'en finir.

ADIEU...

« Si je vous ai lu le journal de ma fille, c'est pour vous expliquer que vous les jeunes pouvez faire des choses parfois stupides pour des raisons inutiles, ça vous paraît sérieux mais à votre âge, c'est dommage d'en finir pour ça. Réfléchissez bien à ce que je vous ai lu. »

Auteurs

- Richard Margaux
- Gainche Simon
- Le priol Timothée
- Parisi Jean-Pierre

Élèves de la seconde générale du Lycée Kerlebost

Thomas : un avenir envolé

Il s'appelle Thomas, il a 15 ans, élève discret et sérieux de seconde, il a un rêve, celui de devenir ingénieur. Il ne fume pas enfin il essayé comme beaucoup une cigarette avec les copains, derrière l'arrêt de car, pour ne pas se faire voir. En revanche, jamais, jamais il n'avait touché une goutte d'alcool.

C'est le 15 janvier 2009, qu'il apprend qu'il doit quitter sa Bretagne. La crise, les suppressions de poste, les mutations, ses parents sont obligés de partir en région parisienne afin de conserver leurs emplois.

Montfermeil, 93, c'est dans un appartement de 50m² que Thomas s'installe avec ses parents. Pas le choix, il n'a que 15 ans. Il a perdu ses amis, ses repères, et rentre en pleine crise d'adolescence.

Un matin, il rencontre Mohamed, un jeune marocain de 17 ans, issu d'une famille de sept frères et sœurs, avec qui il vit dans la banlieue depuis son enfance. Il connaît tous les jeunes de la cité, c'est un caïd, il fait des trafics de drogue. Pour se justifier, il dit que c'est pour subvenir aux besoins de sa famille. C'est un gars bien au fond, oui au fond...

Ce jour là, Mohamed vient chercher Thomas, afin de le présenter à la bande « la bande à Momo » comme on l'appelle. Thomas, lui, regarde tranquillement un documentaire sur la vie d'un ingénieur en bâtiments.

_ « Hey ! Thomas, tu viens, on va traîner avec mes potes ! » propose Mohamed.

_ « Euh ... non-merci, ça va, je préfère rester là. » répond Thomas.

_ « Mais, allez viens, ils veulent te voir ! »

Thomas est n'est pas très enthousiaste, mais il a désespérément besoin de nouveaux amis. Il part avec Momo comme il le surnomme déjà.

Ils descendent de l'immeuble, tous les autres sont déjà sur le parking : cigarettes, alcool, joints... c'est leurs univers. Thomas fait connaissance avec eux.

En moins d'une heure, il est devenu un autre garçon. Il essaye même de parler « racaille », et adopte une démarche qui n'est pas la sienne.

_ « Hey, t'as vu la meuf là-bas, elle est grave bonne non ?! », dit tout à coup Thomas. Les autres, surpris de son langage, le regardent avec étonnement.

C'est alors que Momo lui tend une bouteille de whisky. Il refuse, il n'a pas envie, pas l'habitude et l'odeur le répugne.

_ « Tiens, bois mon pote, c'est du bon sky ! »

_ Du quoi ?!

_ Ba du whisky quoi !!

_Non, non, surtout pas, merci. »

Thomas sent son cœur qui s'accélère

_ « Pourquoi ?!! T'as jamais goûté ptet' ! s'étonne Momo

_Qu'est-ce que t'as ? T'as peur ?!!! T'es une mauviette !! » hurle la bande. « Ha ! Le fils à maman ! T'as jamais bu d'alcool ptet' !

_Euh...si, si bien sûr, tu me prends pour qui ?!! »

Thomas ment pour ne pas paraître inférieur aux autres.

_ « Alors bois !! »

Thomas finit par accepter de peur qu'on se moque de lui, et qu'on le prenne pour une mauviette. Alors il boit, boit, boit...Mais d'un coup, il s'effondre en plein milieu du parking du Carrefour.

_ « Merde les gars ! Regardez-le ! On s'barre ! On s'barre !! » dit l'un d'entre eux.

La bande à Momo s'enfuit comme des lapins, laissant le jeune garçon, allongé, victime d'un comas éthylique.

Une dame l'aperçoit, appelle les pompiers. Il est 16h15. A 16h42, son rêve de devenir ingénieur s'envole, il est trop tard.

L'enterrement de Thomas a lieu 3 jours après sa mort, le 3 mars. Ce jour là, la bande à Momo ne sera pas présente.

Auteurs

- Jan Aurore

- Pellerin Karine

- Roulin Mélanie

Élèves de la seconde GT1 du Lycée La touche

Un drôle d'amour

Biique rencontra Mapaïde dans un rayon du centre commercial. Leurs regards se croisèrent pour la première fois. Ce fut le coup de foudre !

Ils se contemplèrent l'un l'autre pendant quelques jours.

Soudain ils furent séparés. Ils se retrouvèrent chacun au milieu de la foule dans leurs voitures respectives.

Le mardi 3 septembre fut le jour de la rentrée pour Biique. Il se retrouva dans une classe avec trois cent dix-sept de ses semblables. Il était vêtu d'un pull noir et d'un jean bleu. Biique était en première année de lycée, il était ébahi devant tout ce monde qui grouillait dans le lycée. Après plusieurs minutes, ils se retrouvèrent enfermés dans la même classe. Pendant de nombreuses secondes, ils échangèrent plusieurs regards. Par un heureux hasard, ils se retrouvent l'un à côté de l'autre. Ils restèrent côte à côte discutant toute la journée. Arrivés au soir, ils se retrouvèrent avec Matthieu en étude à l'internat. Mme Tincourt avait distribué des devoirs pour le lendemain matin. Biique, Mapaïde et Matthieu échangèrent leurs idées. Pourtant Mme Tincourt avait dit que le devoir devait être personnel. Tous trois avaient la même feuille, les mêmes idées principales. Biique n'avait pas d'inspiration pour ce devoir, il resta contempler Mapaïde toute l'étude.

Le lendemain, arrivés en cours de français, Mme Tincourt demanda leur devoir mais Matthieu, Biique et Mapaïde avaient tous les trois rédigé le même écrit. Comme punition, le professeur leur donna un nouveau travail à faire un mercredi après-midi.

Le jour venu, ils effectuèrent le travail demandé, ce qui dura trois heures. Après ce temps, ils rentrèrent ensemble à l'internat et firent plus ample connaissance.

Au cours suivant avec Mme Tincourt, elle leur annonça la mise en place d'une classe verte. Les élèves acquiescèrent à cette idée et proposèrent de participer au financement en mettant en place des actions. Elle les invita alors à vendre des chocolats pendant les vacances de Toussaint.

Deux semaines plus tard, Biique et Mapaïde commencèrent leur vente munis de leurs sacs de chocolats et d'une trousse pour y placer l'argent récupéré. Ils s'installèrent dans un centre commercial. Les débuts furent difficiles puis les ventes augmentèrent. Plusieurs jours de suite, ils eurent le même succès. Lorsqu'ils firent leur compte, ils constatèrent qu'ils avaient suffisamment collecté d'argent pour réduire honorablement le coût du voyage. Ils profitèrent de leur deuxième semaine de vacances pour se détendre.

A la rentrée, la classe rassembla tout l'argent, et bien que certains n'aient pas bien réussi leur action, le bilan général fut tout à fait satisfaisant. On peut même dire que le succès fut total. Grâce à ces bénéfices, Mme Tincourt put même leur annoncer qu'ils partiraient deux jours de plus. Leur séjour, qui aurait lieu à Perros-Guirec, serait donc de dix jours.

Le jour du départ approcha. Le week-end précédent, les préparations de valises furent intenses ; il ne fallait rien oublier, ils devaient même prendre leurs affaires de français afin de pouvoir écrire le rapport sur ce voyage.

Le jour venu, tout le monde se réjouissait. Dix jours sans cours ! Le trajet fut long. Arrivés à Perros-

Guirec, la météo était magnifique. Ils découvrirent leur hébergement et leur espace de loisir. Le soir, la classe se réunit, ils allaient découvrir le programme de la semaine.

Bien sûr, Biique et Mapaïde furent alors séparés pour dormir : les garçons d'un côté, les filles de l'autre.

Le premier jour débuta par une randonnée découverte lors de laquelle les deux jeunes gens prirent des notes. La journée se déroula sous un soleil rayonnant. C'est épuisée que la classe rentra le soir au dortoir.

Le dernier jour de cette sortie arriva malheureusement. Les trois personnages se retrouvèrent afin de rédiger leur rapport. Ils visionnèrent des vidéos du voyage pour s'inspirer puis se mirent à écrire quand soudain Matthieu cassa sa mine de crayon. Mapaïde, le taille-crayon, tailla la mine de Biique, le crayon en bois. Enfin, les deux amoureux se touchaient, leur relation devenait fusion.

Voilà comment se concrétisa cet étrange amour !

Auteurs

- Rolland Thomas
- Le Dorze Thomas
- Palmer Anthony
- Stephant Jordan

Élèves de la seconde B du LEGTA Pontivy

Une décision à prendre.

La forte sonnerie de mon téléphone portable me fit rater mon trait de rouge à lèvres rose nacré. Je l'avais recommencé au moins cinq fois !!

« -Allo Eva ?

-Salut Claire, ça va ? demandai-je sur un ton tout excité .

-Non, ça ne va pas du tout !!! répondit-elle d'une voix fébrile.

-Qu'est ce que tu as ?

-Je pense que c'est une grippe ; j'ai mal partout et en plus, j'ai de la fièvre !

-Oh mince ! Cela signifie que tu ne peux plus venir à la soirée ?

-Désolée, mais toi, tu dois y aller ! Nous avons tellement attendu cette soirée étudiante alors que nous ne sommes que des lycéennes ! Je veux que tu y ailles ! insista Claire.

-Non, je ne connais personne ! bougonnai-je.

-Justement, tu vas pouvoir connaître du monde ! Et j'ai dit à toutes les filles de la classe que nous étions invitées ! Elles vont nous demander des détails !

-Je vais y réfléchir . Je te tiens au courant. »

Je raccrochai en jetant mon portable sur mon lit. En me regardant dans le miroir, je me trouvais horrible. Je n'avais plus envie d'aller à cette soirée étudiante. J'avais pourtant mis deux heures à trouver la tenue idéale. D'ailleurs, je n'étais toujours pas satisfaite du résultat.

Pendant près d'une demie-heure, je me demandais si je devais y aller. Après réflexion, je ne me voyais pas immédiatement me démaquiller, me décoiffer, enlever mes vêtements de princesse pour enfiler un pyjama qui ne semblait pas très glamour ! Je m'imaginai dans ce cas, lire mon Molière à terminer pour lundi.

Je me lançais un nouveau défi : partir seule à une soirée où je ne connaissais personne. Cela ne me ressemblait pas du tout ! Je pris mon téléphone et appelai Claire :

« -Allo !

Cette voix me paraissait de plus en plus faible.

-Tu me fais mal au cœur avec ta voix si tremblante ! Je voulais juste te dire que j'ai décidé d'y aller ! Mais c'est dommage que tu ne puisses pas venir !

-Super ! Ne t'inquiète pas pour moi ! Vas-y et amuse toi ! Tu me raconteras tous les détails demain.

-Pas de soucis », ajoutai-je sur un ton qui ne me semblait pas très crédible.

J'habitais à cinq minutes de cette fameuse fête étudiante. Cependant, j'ai mis une demie-heure pour y arriver car j'ai voulu à plusieurs reprises rentrer chez moi.

J'y étais enfin, à cette soirée tant attendue. Il y avait énormément de monde. Je n'avais pas de mal à me mêler à la foule mais je ne me sentais pas à l'aise. Je trouvais l'ambiance très particulière. Personne ne venait vers moi. J'avais l'impression qu'ils se connaissaient tous en ayant un peu bu je crois. Bref, je m'ennuyais.

Je sortis dehors et je décidai de m'asseoir sur les marches d'une énorme terrasse du jardin. Cette maison

devait appartenir à une famille aisée. En effet, le décor à l'extérieur paraissait féérique. Pourtant, tout le monde était à l'intérieur proche des cocktails multicolores.

Soudain, je vis un beau jeune homme venir dans ma direction .

« -Salut !Je m'appelle Lucas, et toi ?

-Eva , répondis-je d'une voix timide.

-Alors toi aussi, tu préfères l'ambiance extérieure ? »

Je regardai derrière moi pour voir si cette question m'était vraiment destinée .Mais il n'y avait que moi. C'était impossible qu'il s'intéresse à moi ! On a commencé à discuter timidement, puis intensément , jusqu'à ce que la musique s'éteigne. Le temps avait passé tellement vite ! Il y avait quelque chose entre lui et moi, un sentiment très agréable que je n'avais jamais ressenti auparavant. Avant de partir, il commença à s'approcher de moi et à m'embrasser tendrement.

Ce fut l'expérience la plus passionnante que je fis avec un garçon. Ces quelques secondes me paraissaient immensément longues. Il se faisait tard . Sans rien lui dire, je lui fis un petit geste de la main en guise d'au revoir. Il avait mon numéro et j'attendais avec impatience un message de sa part. Au moment où je pensais à lui très fort, mon portable vibra : « si tu veux, on se voit demain. Je te donne RDV à 17h au café en face du lycée à côté de la cathédrale. J'espère que tu viendras» .

J'étais la plus heureuse, avec cependant, une certaine appréhension à l'idée de le revoir.

Le lendemain, je décidais de demander à Claire, qui se sentait beaucoup mieux, de m'accompagner au rendez vous. J'étais trop timide pour y aller seule. Claire, elle, était tout excitée de savoir que j'avais rencontré mon prince charmant.

Quelques dizaines de mètres avant le café, j'aperçus Lucas qui s'était arrêté lui aussi. Il était encore plus beau qu'hier. Mon cœur battait, mes jambes étaient tétanisées !Soudain, Claire, se mit à courir en direction du café et sauta dans les bras de Lucas pour l'embrasser.

« -Que fais tu là mon chéri ! demanda Claire toute heureuse.

-Heu... , je me promène.Tu as l'air de te sentir beaucoup mieux » ! Bégaya-t-il.

J'étais effondrée.

« -Super !C'est l'occasion de te présenter à Eva. Elle a rendez vous avec son fameux prince charmant ! Allez,on y va ?Tu viens Lucas ? »

Je ne savais plus quoi dire. Je n'avais plus envie de rien. Je ne savais même plus quoi faire, ni comment réagir. J'ai alors pris peur à l'idée de ne plus pouvoir revoir seule Lucas, le garçon qui me plaisait tant et l'amie à qui je racontais tout. Je devais prendre une décision au fond de moi : garder ou dévoiler l'identité de mon prince charmant ?

Auteurs

- Guesneux Maxime
- Guillaume Léo
- Flouy Mathieu
- Blanchier Chaumet Paul
- Richard Anne
- Faucon Yves-Marie
- Ousouf-Ieroux Flora
- Collec Justine

Élèves de la seconde générale de l'Ecole de Saint-Ilan

Victoire amère

Me voici devant la tombe de Jack Right. C'est comme si c'était hier. J'entends encore l'écho de sa voix résonner dans ma tête. Nous étions dans la même compagnie militaire. Aux ordres de nos supérieurs, nous fûmes envoyés en Corée du Nord dans le but d'exterminer l'ultime ligne de front ennemie qui persistait en vain face à l'armée américaine.

D'après certaines sources d'espionnage, l'adversaire possédait une cargaison d'armes phénoménale. Etant donné la situation, une tentative d'attaque à l'explosif semblait être le choix le plus judicieux. Une fois les préparatifs de notre stratégie militaire achevés, le temps était venu de la mettre en œuvre. Nous étions divisés en plusieurs équipes afin de répartir efficacement et de manière équitable les charges le long de la ligne.

Accompagnés d'une bande de soldats, Jack et moi partions à l'assaut de nuit. Nous étions des amis soudés, deux frères d'armes. On cherchait la motivation dans le regard de l'autre, la force de continuer malgré la peine et la fatigue. Il me glissa un petit sourire en guise de réconfort. On marchait à allure régulière, le silence devenait inquiétant. Soudain un de nos camarades cria : « Fuyez ! » Un tir ennemi lui transperça la poitrine .

Par réflexe, nous nous sommes aussitôt retranchés derrière une butte de terre en attendant que le vacarme cesse. Nous restions en couverture quand un bip sonore retentit, un signal radio de la part du lieutenant nous ordonnant de lancer une riposte générale. Le carnage commença, le champ de bataille était éclairé par les échanges de sulfateuses. On entendait les hurlements désespérés de quelques hommes, suppliant qu'on leur injecte de la morphine pour abréger leurs souffrances. J'avais des difficultés à me repérer, les éclats d'obus ayant recouvert le terrain d'un nuage de poussière. Et là, tout à coup, le grand vide. A mon réveil il faisait jour. Jack s'est avancé vers moi et m'a expliqué qu'un projectile m'avait percuté et que je m'étais évanoui. Ensuite il m'a ramené au camp pour qu'on puisse me soigner.

Je lui ai demandé : « Qu'avons nous fait des détonateurs ?

-On a réussi à tous les placer mais on ne compte plus les vies perdues.

-Le lieutenant souhaite nous convoquer, faut qu'on y aille! »

Traversant le camp de base, je voyais défiler les têtes dépitées des soldats, le génocide de la veille rôdait encore dans les esprits. Une fois arrivés au poste du lieutenant, il s'adressa à l'ensemble des troupes et fit : « Comme vous pouvez tous le constater, le bilan est négatif et nous n'avons plus de temps à perdre. Il y a t-il des volontaires? Deux personnes suffiront pour actionner l'interrupteur. »

Sans hésitation, Jack prit l'initiative et me pria de l'accompagner. Au bout d'un certain temps de marche, nous arrivâmes au point clé. Je mis la main sur l'appareil, Jack était posté juste derrière moi. Je levai la tête un court instant, à ma grande stupeur, je vis un coréen avec l'arme braquée sur moi. Son doigt sur la détente, le coup était imminent. Je serrai les poings, fermai les yeux. Deux coups retentirent. Le coréen était à terre mais avait descendu Jack. Effondré près de mon ami, je restais là, impuissant, à me demander pourquoi. N'ayant plus la force de lâcher le moindre mot, il pointa son doigt en direction de l'interrupteur, histoire de rappeler à l'essentiel.

J'ai enclenché le dispositif, la suite, vous la devinez...

Ce jour là, la victoire nous était revenue mais un frère j'avais perdu.

Auteurs

- Poulain Alexis
- Delannée Cyril
- Le Pichon Yoann
- Roger Adrien

Élèves de la seconde GT1 du Lycée La touche

Un choix

Los Angeles, Coffee-shop Alberto's

15 juillet 2002

-Messieurs, qu'est-ce que je vous sers ?

-Champagne pour tous !

-Ca marche ! Champagne pour ces jeunes gens.

-Attendez, moi je vais prendre un perrier, s'il vous plaît.

-Hamid on vient d'avoir notre diplôme, tu peux bien faire une exception ?

-Nan, nan se sera perrier pour moi, comprend moi Bryan c'est ma religion.

Si je fais un faux pas se serait comme... une trahison !

-Oui, c'est vrai excuse-moi.

-Bon c'est pas pour briser l'ambiance mais dans deux mois nous rentrons dans l'armée et... nos deux camps vont s'affronter.

-Oui, Steven mais moi j'ai pris ma décision, je pars de l'Amérique pour rentrer en Irak retrouver ma famille mais je ne me battra pas...

-C'est une sage décision Hamid, moi et Bryan irons au front afin de défendre notre pays.

-Je respecte votre choix. *

Los Angeles, L'AXE airport

26 septembre 2002

-C'est bon tu as toutes tes valises Hamid?

-Oui, oui ne t'en fait pas tout est prêt.

-Je crois que c'est le moment de se dire au revoir...

-Oui prenez soin de vous mes amis.

-De même pour toi Hamid. Allez vas t'en tu vas louper ton avion.

-Je vous donnerai de mes nouvelles et celles de mon pays une fois arrivé.

-A bientôt Hamid...

Article "trève" du journal al-Zawara

3 avril 2004

"Alors que les combats font rages, que les soldats et civils tombent sous cette violence l'ONU décide de faire une trêve d'arrêter les combats juste une soirée le temps d'un match de football qui se déroulera le 5 avril entre les deux camps. »

Bagdad, Stade al-Cha'ab

"3ème mi-temps"

5 avril 2004

-Hamid !

-Oh ! Mes amis, comment vous portez-vous ?

-Ma foi très bien et toi comment va ta famille ?

-Hum... ma soeur c'est fait tirer dessus il y a deux semaines, mais elle a eu de la chance, elle s'en est bien remise.

-... Bien ! Et si on reprenait un verre, je paye la tournée !

-Tu ne penses pas avoir déjà assez bu Bryan ?

-Oh Steven tu ne vas pas faire ton Hamid quand même, aller un Scotch pour moi !

Tu as vu la raclée qu'on vous a mis Hamid ?

C'est comme pour la guerre, on vous bat dans tous les domaines !

Ha ! Ha ! les Américains sont les meilleurs !

Vous allez voir jeudi prochain au Palais Abbasside nous allons vous attaquer par surp...

-Bryan ! Tais-toi !

-Ne t'en fais pas Steven je saurai me taire. Bryan a trop bu il faut qu'il rentre avant que d'autres personnes n'entendent ce qu'ils ne devraient pas savoir.

Auteur

- Hulbert Marie

Élève de la seconde GT3 du Lycée La touche

Retour à l'expéditeur

Jour de rentrée : Martin Roux s'apprête à passer sa première journée à l'université de la Sorbonne. Il est seul dans cet immense endroit. Martin regarde les panneaux affichés, il regarde son prénom. A côté du sien, il voit un prénom qui l'intrigue, « Rolf Flachenberg ». Ils sont dans la même classe. Arrivés en classe, les deux étudiants se retrouvent face à face et échangent quelques mots. Rolf est allemand. Il vient en France pour finir ses études. A la fin de la journée, Martin et Rolf ne se sont pas quittés.

Quelques jours passèrent et déjà une grande amitié liait les deux étudiants. Ils partageaient les mêmes opinions et les mêmes goûts. Il devinrent de très bons amis, ils ne se quittaient plus, jusqu'à ce matin terrible, où ils durent quitter la faculté.

Deux semaines plus tard les deux amis étaient dans leur régiment. Martin dans les tranchées françaises, et Rolf du côté allemand. Ils virent tous deux des horreurs et ils furent amenés à tuer.

Trois mois plus tard, sans le savoir, Martin et Rolf étaient sur le même front. Les deux régiments se tiraient dessus, ce fut une bataille sanglante, on recensa des centaines de morts dans chaque camp. Martin était encore vivant mais il est touché au bras droit, son régiment avait réussi à avancer et à faire reculer les Allemands. Ce passage fut décisif pour l'armée française, et grâce à ça, la France gagna une bataille : une trêve s'instaura. Quelques mois plus tard, après les réjouissances, Martin voulut reprendre des nouvelles de Rolf. Il entreprit l'écriture d'une lettre, en expliquant sa vie passée au front, toutes les horreurs qu'il avait vécues et lui demanda comment cela s'est passé pour lui dans l'armée allemande.

Quatre jours après l'envoi de cette lettre, Martin va à la poste et croit avoir reçu une lettre. Il s'aperçut que c'était celle destinée à Rolf. Elle était marquée : « Retour à l'expéditeur ».

Auteurs

- Rouillard Kevin

- Le Broc Antoine

Élèves de la seconde GT3 du Lycée La touche

Libertad

La brise fraîche se lève emportant diverses effluves odorantes. Elle la prend... Ses doigts fins parcourent les cordes âpres du manche de l'instrument. Un petit bruit sec se lève. Assise en tailleur, elle observe sa guitare avec intensité. La passion s'éveille dans son regard. *Intense, poignant...* Son cœur s'élève en rythme tel le tempo d'un djembé. Ses cheveux cascadenent sur le haut de la caisse de résonance. Ses iris reflètent l'obscurité du cœur de la guitare où les sons pris au piège, réclament leur liberté. Elle aime ce mot. *Fort, puissant...* Sous ses paumes elle sent le bois robuste de l'instrument. Son médiator fêlé tournoie autour de son cou. Comme un signal, ses doigts dansent en cadence, glissent sur les cordes aiguës et combattent les cordes épaisses... Ils réclament l'appel du rythme qui peut s'envoler à tout moment. Son visage mat se ferme gardant cet instant pour elle. Un arpège s'échappe furtivement, ses doigts s'accélérent, les accords s'enchaînent... Elle ne réfléchit pas ou plus, son esprit devient nu, à découvert... Juste empreint de sérénité. *Etait-ça le véritable plaisir ?* Cependant une odeur d'agrumes furete autour de ses narines. Un souvenir se cache et se réfugie derrière un songe. Elle le cherche, le traque de toutes ses forces... Il résiste mais le songe renonce, se gondole, se courbe...

Un bruit de pas sur le côté m'indiqua que je n'étais pas seule. Une silhouette musclée aux allures d'aventurières, s'accroupit près de moi. Ses yeux verts me transpercèrent. Une fausse note sortit des profondeurs de ma guitare. Mes joues rougirent tandis que je m'arrêtais de jouer. Mes yeux s'élevèrent doucement en direction de ce perturbateur. Je lui fis un regard d'une noirceur empreinte d'agacement. Son sourire s'étira pour me narguer. Je ne pouvais pas le laisser faire, ma fierté était en jeu.

— « *Espèce d'imbécile !!!! T'es vraiment lourd. J'étais en pleine compositi...* »

Il ne me laissa pas finir. Son bras entourait mon cou tandis que sa main me barra la bouche. La prise de l'étranglement était désagréable mais d'une efficacité terrible. La surprise m'envahit mais pour peu de temps. Le réflexe féminin typique est de frapper dans les parties génitales masculines. Un bruit rauque sortit de sa gorge tandis que je me dégageai de sa prise. Il était plié en deux. Nos regards se sont croisés et nous avons été pris d'un fou rire interminable. Après qu'il se fut remis de ce petit choc qui pour moi était futile, Greg commença à replier la tente et moi je finissais de manger l'orange qu'il m'avait tendue. Greg. Un garçon de taille moyenne, brun, les yeux vert tropical, le teint hâlé avec une touche de cacao, et surtout d'une bêtise incroyable ! Néanmoins il avait un humour qui nous faisait tous chavirer. Oui, nous parce qu'on était plusieurs à avoir tenté cette folle aventure : faire le tour du monde en quad. Il y avait Marc, le plus vieux, qui était un mécanicien incroyable. Tic, un cuisinier de génie qui pouvait vous faire un repas d'une saveur exquise avec des patates, des feuilles de bananiers et diverses fleurs tropicales, sans compter Greg, l'Espagnol courageux. Katy et moi étions les deux seules filles du voyage et puis Mohamed, qu'on surnommait Momo, nous avait rejoints en cours de route. Son histoire était banale : un petit Africain orphelin, pour qui les mots nombres et écritures étaient des énigmes, pour qui, manger à sa faim était un rêve. D'ailleurs nous avons traversé toute l'Afrique, du Maroc à Lesotho, en goûtant narguilé, poulet yassa, cacahuètes, sable, poussière et chaleur. L'Europe avait été une partie de plaisir, l'Asie fut plus physique et l'Océanie une merveille exotique. L'Amazonie avait été rude pour la tête et le corps. Il fallait être en permanence sur le qui-vive entre les bêtes sauvages qui pouvaient rôder autour du campement et les tribus hostiles de la forêt amazonienne. Toutefois la beauté et la sagesse émanant du poumon de la Terre étaient tellement puissantes que l'on oubliait presque l'attaque furtive d'un jaguar, entreprise la veille. Les difficultés financières et quelques querelles internes faisaient parties de notre quotidien et, pour faire abstraction de tout cela, je jouais en bordure de désert, sur une plage lumineuse ou encore près d'un Flamboyant fleuri. Ma guitare me suivait donc partout. Devenue mon ombre, elle avait pris place à l'arrière de mon quad, bien coincée entre deux duvets. J'aimais cette sensation de liberté, ne s'attachant à aucune *racine*, voguant de paysage en paysage. J'étais comme une

note de musique qui suivait sa partition mais qui s'envolait de ligne en ligne. Accompagner de diverses notes comme Greg, la musique de ma vie s'épanouissait fugacement. *Bonheur, plaisir...*

La vision d'une acidité âcre lui percuta les yeux. Son cœur rata un temps. Elle s'imprima sur sa rétine puis y resta gravée. Elle ne savait plus où ni qui elle était. Instinctivement elle continua de jouer dans cette rue sombre. Le marché commençait à disparaître. Les agrumes se réfugièrent dans les cagettes, la rue s'obscurcit loin de leur lumière orangée et laissa place à l'orage. La pluie s'était abattue comme s'abat la mort. *Furtive, rusée, rapide...* Le souvenir était devenu réalité et la réalité souvenir... Leur tour du monde s'était achevé avant qu'ils n'atteignent les Etats-Unis. Un accident. Typique dans ce monde. Une crise cardiaque, un cancer, une maladie quelconque ? Greg foudroyé par un de ces symptômes rendit l'âme au détour d'une fumée de cigarette. Pour elle, sa drogue et son soutien durant ce voyage avait été la musique. Chacun avait un élément moteur : ustensile de cuisine, clé à pipe, ou encore guitare. Greg avait choisi la cigarette. Ses choix, sa vie ne la regardaient pas pourtant cela avait entraîné des modifications dans la sienne. Le voyage prit fin ; chacun continua sa vie ailleurs. Leur musique s'était achevée. Les notes composèrent d'autres partitions. Sa musique l'avait entraînée dans la rue. Devenue mendicante, elle ne possédait plus que *Libertad* sa guitare. Nom espagnol pour le cœur hispanique de Greg. Ses yeux voguèrent entre les souvenirs et la réalité, tandis que ses doigts naviguèrent entre les cordes. Son nom restera à jamais inconnu. L'amour a disparu. Seule sa mélodie continue de jouer la partition de la liberté...

Auteur

- Dubois Aurélia

Élève de la seconde GT3 du Lycée La touche

Pour un père

Le ballon rebondit sur le sol sec et chaud de notre terre. Le match de foot venait de commencer. Nous jouions contre le village d'à côté comme à chaque fin de récolte. Nous entendions les mères chanter au rythme de la préparation du repas. Nous étions heureux.

Fathi, mon meilleur ami, me fit une passe décisive. Je tirais de toutes mes forces et le but fut splendide. Courant, sautant dans les bras de mes camarades j'aperçus au loin un nuage de poussière rouge. Un bruit sourd envahit le village. L'inquiétude frappa les habitants. Les gens couraient, criaient, moi je ne comprenais pas. Où était maman ? Où était papa ? Devant moi il y avait quelques secondes, ils avaient disparu. Je cherchais partout. Puis maman apparut devant moi, elle me tendait les bras. Mais sans avoir le temps de la rejoindre, elle s'écroula. M'agenouillant à côté d'elle, je lui prenais la main une dernière fois, sans pouvoir lui dire adieu, un homme m'emmena. J'étais dos à lui je ne pouvais voir son visage. Était-ce mon père ? Pourquoi me serrait-il si fort les bras ? Il me faisait mal ! Ça ne pouvait être lui !

L'arme à la main je tirai des centaines de coups, chaque jour décimant des villages, je n'avais pas le choix. Cependant, si mon père savait ça il aurait eu honte de moi. J'étais devenu un être impitoyable, personne ne me résistait. Était-ce le courage de mon père qui me rendait plus fort ? Chaque personne s'écroulant devant moi était signe de vengeance pour la mort de ma mère, je ne m'en étais jamais remis. Comme beaucoup d'enfants qui étaient avec moi, je me forçais à cacher mes larmes. La soif du sang me faisait oublier quelques instants cette souffrance. Je ne pouvais plus m'arrêter.

Après une nuit particulièrement agitée, nous fûmes réveillés de très bonne heure. Citseko notre chef de gang voulait nous parler, on voyait dans ses yeux qu'il préparait le pire des coups. Il lança les explications ...

Les soldats encerclaient les cases remplies de villageois, ils étaient terrifiés. Citseko demanda le silence. Plus un bruit. Les soldats firent sortir une dizaine de personnes, nous faisons face à nos prochaines victimes. Il ordonna de tirer. Cette scène se répéta de nombreuses fois. Qu'est-ce qui poussait cet homme à agir d'une telle façon ?

J'avais pour mission de tuer la dernière victime. Pourquoi était-elle seule ? En écoutant les soldats discuter entre eux, je compris que c'était le chef du village. J'étais fier que notre chef m'accorde cet honneur, mais pourquoi moi ?

Mon père ! C'était lui que je devais tuer. Toujours le même, son regard avait pourtant changé. Ses yeux qui autrefois me regardaient avec fierté, aujourd'hui, étaient remplis de honte. Il était humilié.

Je décidais pour la première fois de ne plus être une machine à tuer...

Auteurs

- Berthelin Amorie

- Bourdois Lise

- Lepage Nolwenn

Élèves de la seconde 1 du Lycée Théodore Monod

Tout avait pourtant bien commencé...

Revenons sur ce qui s'est déroulé le 23 juin 2006 à Massy. Tout avait bien démarré dans ce match qui opposait Massy à l'équipe reléguable des Ulis. En effet, si celle-ci perdait aujourd'hui, elle descendrait en division inférieure.

Les joueurs entraient pour s'échauffer tranquillement. Il était environ 18h45. Tout se déroulait bien, l'ambiance était festive et joyeuse. Vingt minutes plus tard, les joueurs entraient au vestiaire pour écouter attentivement les dernières consignes du coach. Cependant, un joueur ne les écoutait pas. Il s'appelait Larsen Ballenberg. C'était le capitaine de l'équipe de Massy. A ce moment là, Larsen pensait au public. Il était stressé, allait-il marquer un nouveau but ? Ou faire comme la semaine dernière, manquer l'immanquable, un but tout fait, le penalty de la victoire. A cet instant, il ne savait pas si le public allait le huer ou l'ovationner.

Les joueurs sortent des vestiaires et se dirigent vers la fin du long couloir. Les arbitres précédés des joueurs rentrent sur le terrain sous les applaudissements du public. Larsen était soulagé.

A ce moment là, l'arbitre siffle le coup d'envoi. Il est 19h00.

<< Nous sommes en direct sur FootTV. Ici vos deux commentateurs favoris Cyril Durand et Walter Gup pour vous commenter le match.

- Attention! Dix minutes de jeu Thierry Le Garric rentre dans la surface de réparation et tire, sorti par le gardien et corner à suivre.

- On a failli assister au premier but de la rencontre.

Tout a fait mon cher Walter.

- Mais qu'est-ce qui peut bien se passer dans la tête de Thierry Le Garric ? Il a l'air en difficulté >>

<< *C'est pas possible! Qu'est ce qu'on va bien pouvoir faire des enfants, maintenant qu'on va divorcer ? tout ça à cause de moi !* »

<< Vingt minutes de jeu, et seulement une petite occasion à mettre au compteur des Ulis, cette frappe n'a même pas inquiété le gardien, dit Walter.

L'entraîneur est furieux. *« Pourquoi mon fils est il allé l'hôpital ? »*

< < Ici Cyril Durand, vingt-deux minutes de jeu, faute des Ulis. Larsen se prépare, il pose le ballon. Il attend le coup de sifflet. Il s'élance, tire et marque ! But en pleine lucarne : 1-0 pour Massy ! Les supporters sont déchaînés.

- Quarante-cinq minutes de jeu l'arbitre siffle la mi-temps. >>

Les joueurs rentrent aux vestiaires. L'entraîneur les félicite et leur dit de continuer sur cette lancée.

Ils rentrent sur le terrain. Les minutes s'écoulent,

- L'entraîneur vient d'avoir des nouvelles de son fils. Elles sont pas très rassurantes,

<< Les petites occasions s'enchaînent mais sans grande conviction. Il est temps de lancer le jeu pour les deux-milles euros à gagner en appelant au 3226 en désignant Qui est l'homme du match ? >>

Vingt-sept minutes se sont déjà écoulées et les Ulis sont toujours avant derniers du championnat.

<< Soixante-douzième minute de jeu, Larsen se prépare pour tirer le corner, tire et Thierry au premier poteau surgit et marque ! 2-0 pour Massy, hurle Cyril.

- Ce but enfonce un peu plus les Ulis dans la zone de relégation, dit Walter.

- Oui, tout à fait, et pour Thierry c'est déjà son 17ème but de la saison. Une formidable performance pour lui, s'exclame Cyril.

Le chronomètre défile. Tout comme les chances qu'on sauve le fils de l'entraîneur. Nous arrivons à la quatre-vingt quatrième minute de jeu et le changement va pouvoir être effectué. Le quatrième arbitre et le joueur s'avancent, on brandit le panneau d'affichage, il indique le numéro 10.

- Le speaker hurle « Sortie du numéro 10, Larsen Ballenberg et entrée du numéro 8 Robbie Jones »

Le public scande « Larsen, Larsen, Larsen », Ce dernier sort, cela n'empêche pas le temps de s'écouler inévitablement.

- Quatre-vingt neuvième minute de jeu, ballon en profondeur pour l'attaquant des Ulis, Thierry Le Garric, vient le tacler violemment.
 - L'arbitre n'hésite pas et sort le carton rouge.
- Thierry sort et rejoint le couloir des vestiaires. A ce moment là, un appel du tribunal vient lui apprendre qu'il n'aura pas la garde de ses deux enfants. Ce n'est vraiment pas sa journée. Cela n'empêche pas le match de continuer.
- Il reste désormais une minute et trente secondes de jeu. >>

Le match se termine sur le score de deux à zéro. L'entraîneur de Massy et ses joueurs sautent et hurlent de joie. Cela ne dura qu'un instant pour l'entraîneur, son fils vient de décéder.

Auteurs

- Houée Sylvain
 - Mornet Maxime
- Élèves de la seconde 1 du Lycée Théodore Monod

Je ferme les yeux

Jeudi 18 juin 2107 : Brest

Aucun bruit. Mes yeux ne perçoivent pas d'images. Je suis allongé sur un goudron froid. Une douleur, mon bras me fait mal. Je sens sur ma peau le tissu d'un pansement. Soudain, mon cerveau s'emballe, mes nerfs se transforment en électrochocs, ma pensée défile à la vitesse d'un TGV : moi, un laboratoire, une seringue, une goutte de sang. Doucement, je me lève. Je perçois de la lumière, et là, je découvre autour de moi des corps, des dizaines de corps, des centaines de corps. Des hommes, des femmes, des enfants, des bébés, tous sont étendus sur le sol ou immobiles dans leurs voitures. Je m'approche à quelques centimètres d'une personne, prend son pouls, écoute sa respiration, rien. Il n'y a absolument rien. J'avance à travers ces cadavres. Je les observe. Mais que se passe-t-il ? Je crie à l'aide, mais toujours ce silence pesant. Je suis seul au milieu de cette ville fantôme. Miracle, au coin d'une rue, une femme me fait signe de venir. Je cours vers elle comme vers un ange venu du ciel. A peine ai-je dit un mot qu'elle met son index devant sa bouche en me regardant noir. Puis elle me tire jusqu'à la porte d'une cave éclairée par une petite lampe de poche. La pièce est sale et très peu meublée. Après m'avoir dévisagé pendant de longues secondes, elle m'interroge :

« Pourquoi êtes-vous dehors alors que l'ennemi" rode encore" ? Je ne réponds pas et elle continue. « Qui êtes vous ? Avez-vous vu des soldats ? Est-ce qu'il reste des personnes vivantes dans votre quartier ?

« Les soldas ennemis? Que se passe-t-il ? C'est la guerre !

« Mais enfin ! Vous le savez très bien ! Cela fait maintenant trois jours que la guerre a été déclarée, et mardi, en moins de quelques minutes, juste le temps qu'il faut pour ces spores microscopiques génétiquement modifiés de nous éliminer en détruisant entièrement notre système respiratoire. Ces OGM ont tué toute ma famille et mes amis. Quelle connerie la guerre !

«Vous dites qu'aujourd'hui nous sommes jeudi... Mais quel jour sommes nous exactement ? »

« Bah ... Nous sommes au jeudi 18 juin 2107. »

Elle me regarde d'un air intrigué. Moi je me croyais en 2096, comment aurais-je pu oublier 11 ans de ma vie ? Je me souviens d'avoir eu mon bac scientifique avec la mention très bien, et après, le trou noir. Etais-je dans le coma ? Avais-je été victime d'un accident ? Etais-je malade ? Tout à coup, des pas résonnaient dans la ville.

Ils étaient de plus en plus proches, par une minuscule bouche d'aération, nous les vîmes passer avec des armes que jamais je n'avais vues auparavant. C'était sûrement des cracheurs de champignons tueurs. Ils portaient des masques plus gros que leur tête ; cela leur donnait des allures d'alliens venus de l'espace. Heureusement, ils ont disparu aussi vite qu'ils étaient apparus. Une fois seuls, je lui demande :

«Pourquoi avons nous survécu ? »

«Moi, au moment de l'explosion, me raconta t-elle, je nettoyait le bassin des poissons tropicaux du l'aquarium de Brest. Je respirais donc l'air des bouteilles de gaz. Les spores doivent avoir une courte durée de vie. Alors, quand je suis sortie de l'eau, tous les êtres vivants étaient morts sauf la faune et la flore du milieu aquatique. »

«J'en conclus que ces cellules microscopiques sont incapables de se développer dans l'eau. Bon à savoir, pensais-je. Moi, lui dis-je, je suppose que ma survie a quelque chose en rapport avec le flash back que j'ai eu quand j'étais seul dans la rue principale. Je me voyais dans un laboratoire une seringue à la main. »

« Cette seringue, que contenait-elle ? »

« Je ne sais pas du tout! »

« En fait ; qui êtes vous ? »

« Je m'appelle Jérôme Fraboulet et vous ? »

« Moi je suis Elise Duchemin. C'est bizarre mais votre nom, je crois l'avoir déjà entendu quelque part. »

Je m'assieds sur un vieux fauteuil et pris un journal qui ne devait pas être très récent et pour cause, il était jauni par le temps. Je voulais savoir ce qui s'était passé durant toutes ces années. Stupéfaction, ma photo en première page avec en gros titre : «Prix Nobel de chimie 2102 ». Je commence la lecture de cet article sûrement des plus intéressants ! Elise s'approche de moi, fixe le papier que je tiens dans les mains puis elle part en courant. Je continue. C'était moi. C'est moi qui ai créé cette merde destructrice. Je suis un assassin. Pourquoi ai-je fait cela ? Elise revient une arme à la main. Soudain, encore cette sensation, mon cerveau fait un retour en arrière. Toute ma carrière de scientifique défile devant mes yeux. Je prends son pistolet, ferme les yeux et j'appuie sur la détente.

Auteurs

- Pellerin Anaïs

- Ricordel Julien

Élèves de la seconde GT3 du Lycée La touche

Aventure amoureuse

Ce soir là, on se retrouvait au squat. Fredo avait ramené son narguilé. On était tous crevés après notre après-midi de skate, on se remémorait toutes les gamelles. C'était pur comme soirée. Quentin nous avait dit qu'il nous aurait ramené une surprise mais, le connaissant, ce toxico ne pouvait amener que de l'herbe. On l'entendit arriver en scooter et on regardait tous par la fenêtre pour voir ce qu'il allait rapporter. A notre plus grande surprise, on aperçut une fille derrière lui.

- Excusez pour le retard les mecs, fallait que je passe prendre quelqu'un, dit-il en souriant et en me faisant un clin d'oeil.

Sur le coup, j'ai été surpris mais j'ai vite compris qu'il s'agissait de sa surprise. Une fille rentrait alors et je restais sans rien dire à contempler ses lèvres pulpeuses ainsi que ses yeux d'un vert persan. Elle vint s'asseoir à côté de moi et prit la pipe du narguilé.

- Pas mal. Goût orange ?, me demanda t-elle en suffoquant.

- Euh...oui...oui...oui, répondis-je en bégayant.

- Plutôt sympa cette guitare, elle est à qui ?, reprenait-elle,

- A moi, elle est à moi. Mais les autres aussi y jouent, lançais-je en les regardant et en me rendant compte qu'ils étaient déjà complètement défoncés, incapables de me répondre. L'alcool peut rendre stupide certes, mais peut servir dans certains coups.

Je branchai alors l'ampli et enchaînai les notes de ma partition avec enthousiasme. Je jouais la chanson *Drifting* de Hendrix, Jimmy Hendrix et ses solos tous plus fous les uns que les autres. Au départ, difficile de trouver les bonnes notes, le trac montait en moi. Avec du temps et de l'assurance, ma musique devenait plus sûre. Elle me regardait et se mit à chanter « *drifting on a sea of old heart breaks on a life boat sailing for, your love* ». J'étais emporté et je ne pouvais m'arrêter. Je partis dans mes pensées, ne faisais que de rêvasser. Venait déjà la fin de la chanson. J'étais en sueur. Je n'oublierai jamais ces quelques minutes...

- Tu veux boire quelque chose ?

- Une bière si tu as.

- Ok, j'y vais.

Je commençais à partir, elle se leva pour m'accompagner. J'ouvris le frigo et lui tendis la bouteille quand à ce moment précis, elle me la prit des mains et m'embrassa. Ses lèvres ne pouvaient pas être plus proches des miennes. Je ne pensais plus. Je fermais les yeux. Rien de mieux ne pouvait m'arriver.

- Ça te dirait de me refaire une petite d'Hendrix ?, me dit-elle. Je ne répondais pas. Mais, à travers mon regard, elle comprit que j'acceptais avec grand plaisir. On repartait vers le squat et elle me chuchota :

- Au fait, moi, c'est Solène, et toi ?

Je ne répondais toujours rien, intimidé sans doute. Elle repartit en souriant. On se remit dans le canapé, au fond du squat, dans les fauteuils déchirés. Les autres, toujours ici, continuaient de se saouler. On était les deux seuls à être conscients de nos faits et gestes. Une fois de plus, on se regarda dans les yeux, puis cédâmes à la tentation. Les gars me jalousaient. Au fait, moi c'est Mathiew. Vous devez vous dire que cette histoire est banale, et bien pas pour moi. On m'a toujours dit que la guitare attire les filles. Ce n'est pas une rumeur, je vous jure, en voilà l'exemple. Un jour, Little disait dans sa chanson *Sexe, drogue et Rock'N'Roll* : « *sous l'emprise de l'alcool tu devenais sexe drogue et rock'n'roll.* »

Auteurs

- Poulain Alexis

- Delannée Cyril

- Le Pichon Yoann

- Roger Adrien

Élèves de la seconde GT1 du Lycée La touche